

A photograph of a family of four sitting together in a living room. A man in a green t-shirt sits on a black leather sofa, with a woman in a red top sitting behind him with her arms around his shoulders. A young girl in a denim vest stands behind the man, and a young boy in a striped shirt sits on the sofa to the right. They are all smiling at the camera.

# DES RÉFUGIÉS RECONSTRUISENT LEUR VIE AUX ÉTATS-UNIS

REVUE ÉLECTRONIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS  
VOLUME 15 / NUMÉRO 7

<http://www.america.gov/publications/ejournalusa.html>

---

### Programmes d'information internationale

Coordonnatrice	Dawn McCall
Directeur de la publication	Jonathan Margolis
Directeur-concepteur	Michael Jay Friedman
<hr/>	
Rédactrice en chef	Mary Chunko
Directrice de la rédaction	Nadia Shairzay
Chef de la production/Internet	Janine Perry
Graphismes	Chloe Ellis
<hr/>	
Photographies	Maggie Johnson Sliker
Page de couverture	Min-Chih Yao
Documentation	Anita Green
Traduction	Service linguistique IIP/AF
Maquette de la version française	Africa Regional Services, Paris

**En couverture:** la famille Espinosa originaire de Cuba dans sa maison située dans l'État de New York. Avec l'aimable autorisation de Jay Carpers.

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie une revue électronique mensuelle sous le logo *eJournal USA*. Ces revues examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Publiée d'abord en anglais, la revue mensuelle est suivie d'une version en espagnol, en français, en portugais et en russe. Certains numéros sont également traduits en arabe, en chinois et en persan. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles, les photographies et les illustrations publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits ou traduits en dehors des États-Unis, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas ils ne peuvent être utilisés qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

Les numéros les plus récents, les archives ainsi que la liste des revues à paraître sont disponibles sous divers formats à l'adresse suivante : <http://www.america.gov/publications/ejournalusa.html>.

Veillez adresser toute correspondance au siège de l'ambassade des États-Unis de votre pays ou bien à la rédaction :

Editor, *eJournal USA*  
IIP/PUBJ  
U.S. Department of State  
301 4th Street, SW  
Washington, DC 20547  
United States of America

Courriel : [eJournalUSA@state.gov](mailto:eJournalUSA@state.gov)

# Avant-propos

Ce numéro d'*eJournal USA* présente, à côté de récits déchirants de désespoir et de lutte, des témoignages d'amitié et d'espoir. On y trouvera des histoires des plus diverses :

- Séparé de sa famille, un garçon passe son enfance à fuir les carnages de la seconde guerre civile soudanaise.
- Une famille de dix personnes est persécutée à Cuba pour ses opinions politiques.
- Pour fuir la guerre, une jeune fille entreprend une traversée hasardeuse du Pacifique.
- Un homme échappe à la violence ethnique au Rwanda et survit pendant dix ans dans la rue et dans un camp de réfugiés.



Les États-Unis accueillent plus de la moitié de tous les réfugiés qui sont réinstallés dans un pays tiers, et plus que tous les autres pays d'accueil réunis. On voit ici la statue de la Liberté, à New York, symbole d'espoir pour d'innombrables nouveaux venus aux États-Unis.

Toutes ces personnes ont quitté leur pays pour se réfugier aux États-Unis ; toutes ont été accueillies par des tuteurs américains qui les ont aidées à y refaire leur vie. Sous la forme d'entretiens et de récits, la présente revue raconte l'histoire de ces réfugiés qui reconstruisent leur foyer et leur vie aux États-Unis, et des Américains qui les aident et les guident.

La diversité et la pluralité sont des attributs distinctifs des États-Unis. Ces valeurs nationales incitent les Américains à renforcer leur tissu social en accueillant les réfugiés et en les aidant à s'intégrer dans leur société. Une fois réinstallés, ces réfugiés, à leur tour, enrichissent la culture de la nation ainsi que sa charpente sociale, économique et juridique.

Les récits et les articles qui suivent éclaircissent l'engagement pris par le gouvernement des États-Unis d'aider les réfugiés et illustrent la manière dont cet engagement prend corps chez les milliers d'Américains qui tendent une main salubre et amicale à certains des habitants les plus nouveaux – et les plus courageux – de leur nation.

*La rédaction*

## **Un réfugié est une personne qui :**

- a été contrainte de quitter son domicile ;
- a traversé une frontière internationale en quête de sécurité ;
- a une crainte bien fondée de persécution dans son pays d'origine pour cause de religion, de race, de nationalité, d'opinion politique ou d'appartenance à un groupe social particulier.



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / JUILLET 2010 / VOLUME 15 / NUMÉRO 7  
<http://www.america.gov/publications/ejournalusa.htm>

## Des réfugiés reconstruisent leur vie aux États-Unis

### 4 L'engagement des États-Unis en faveur des réfugiés

ERIC SCHWARTZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT ADJOINT À LA POPULATION, AUX RÉFUGIÉS ET AUX MIGRATIONS  
L'aide aux habitants les plus vulnérables du monde constitue un objectif prioritaire de politique étrangère des États-Unis.

### 6 La réinstallation des réfugiés aux États-Unis

SOURCE : BUREAU DE LA POPULATION, DES RÉFUGIÉS ET DES MIGRATIONS

### 10 La loi sur les réfugiés a 30 ans

DORIS MEISSNER  
La loi de 1980 sur les réfugiés a permis à des millions de personnes de trouver asile et protection et de se réinstaller aux États-Unis.

#### ENTRETIEN

### 13 La fin d'années de galère : un des « garçons perdus » du Soudan aide de nouveaux réfugiés à s'établir dans sa nouvelle patrie

ADIER DENG (Soudan)

#### RÉCITS PERSONNELS

### 18 Un Afghan-Américain aide une famille cubaine à s'installer aux États-Unis

ROGELIO ESPINOSA (Cuba)  
ALI NADIR (Rochester, État de New York)

#### GALERIE D'IMAGES

### 21 Réalisations notables de réfugiés célèbres (ou non)

Images de réfugiés qui ont réussi dans la vie et exercé une action bénéfique, au sein de leur communauté et au-delà.

#### ENTRETIEN

### 25 « Ils sont tout simplement généreux » : deux familles décrivent leur accueil en Pennsylvanie

LES FAMILLES TURCO-MESKHÈTES KAPITANOV ET KAPITANOVA (Russie)

#### RÉCITS PERSONNELS

### 28 Le courage d'un vétérinaire irakien inspire un bénévole américain

MOHAMMED YOUSUF (Irak)  
ANDREW MASLOSKI (Washington)

#### ENTRETIEN

### 32 **Après les périls d'une odyssée de dix ans, une vie nouvelle s'ouvre pour un réfugié**

JANVIER TUYISHIME (Rwanda)

#### GALERIE D'IMAGES

### 36 **L'aide à la réinstallation des réfugiés aux États-Unis**

Images de réfugiés recevant l'aide de diverses organisations, d'associations de parrainage, de bénévoles et de voisins.

#### RÉCITS PERSONNELS

### 39 **Leçon d'anglais et de vie pour un réfugié bhoutanais en sortie scolaire**

KAPIL DHUNGEL (Bhoutan)

JOHANNA YOUNG (Concord, New Hampshire)

#### ENTRETIEN

### 44 **Une ancienne réfugiée s'emploie à améliorer la politique américaine à l'égard des réfugiés**

HOA TRAN (Vietnam)

### 48 **Documentation complémentaire (en anglais)**

# L'engagement des États-Unis en faveur des réfugiés

Eric Schwartz, secrétaire d'État adjoint à la population,  
aux réfugiés et aux migrations



Eric Schwartz, secrétaire d'État adjoint à la population, aux réfugiés et aux migrations

State Department

Le 17 mars 2010, les États-Unis ont célébré le 30<sup>e</sup> anniversaire de la loi de 1980 sur les réfugiés, qui est devenue la pierre angulaire du processus qu'ils ont mis en place pour venir en aide aux personnes les plus vulnérables du monde : les réfugiés. Cette loi mémorable est un témoignage de la persévérance et de la passion avec lesquelles le regretté sénateur Edward Kennedy et d'autres parlementaires ont milité pour la mise en place d'un dispositif efficace et impartial permettant de répondre aux besoins des individus déplacés par un conflit et incapables de rentrer chez eux.

La loi sur les réfugiés reflète les valeurs et les aspirations américaines les plus nobles : d'abord la compassion, mais aussi la générosité et l'action en faveur des populations fragilisées. De plus, le soutien de millions d'Américains, dont dépend la loi, est un élément fondamental du succès de cette dernière. Certes, c'est le Congrès des États-Unis qui a adopté la loi sur les réfugiés, mais ce sont, en fin de compte, les collectivités locales qui ont assuré l'application du Programme fédéral des admissions de réfugiés en ouvrant leur cœur, leur porte et leur communauté à des réfugiés venus du monde entier.

La plupart de ces réfugiés ont traversé de grandes épreuves. Ils ont vu leur famille et leur communauté déracinées, malmenées ou détruites, et ont dû vivre dans des conditions des plus précaires pendant des années, voire des décennies.

Les États-Unis ont réinstallé plus de 2,5 millions de réfugiés depuis 1980, soit plus que tous les autres pays d'accueil réunis. Bien que le processus de réinstallation et d'intégration soit très difficile et que nombre de gens voient leurs amis ou leurs proches dépassés par la transition, la plupart des réfugiés réinstallés aux États-Unis finissent par s'adapter et par réussir - une adaptation qui exige une volonté immense, l'appui de collectivités solides et une bonne dose d'endurance. Parmi les personnes réinstallées aux États-Unis depuis 1980 figurent des Vietnamiens et des Hmongs pour qui la Californie est leur patrie d'adoption, des Irakiens qui, après avoir fui Bagdad, ont trouvé une vie nouvelle sur les bords du lac Michigan,

et des Somaliens qui ont quitté leur terre aride d'Afrique de l'Est pour tout recommencer dans le Minnesota et dans le Maine.

Il y a des centaines d'années que des réfugiés viennent se réinstaller aux États-Unis, apportant leur précieux concours à la croissance et à la réussite des collectivités de ce pays, de ses économies régionales et de ses institutions nationales. Les Américains comprennent que leur diversité fait leur force. Ils ont constaté maintes fois que leur aptitude à intégrer des populations

disparates, venues de diverses parties du globe, est un modèle pour la création d'une société dynamique, de communautés culturelles et intellectuelles vivaces et d'une gouvernance démocratique fondée sur la bonne citoyenneté. En tant que nation, les Américains ont montré que l'une de leurs priorités en matière de politique étrangère est de secourir les citoyens les plus vulnérables du monde et ils ont appris que lorsqu'ils tendent la main pour aider leur prochain, leur récompense est grande. ■

# La réinstallation des réfugiés aux États-Unis

Source: Bureau de la population, des réfugiés et des migrations



Aux Philippines, des réfugiés vietnamiens écoutent un représentant de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) avant de prendre un avion pour les États-Unis. Le gouvernement américain travaille avec l'OIM à la réinstallation de réfugiés.

©AP Photo/Aaron Favila

après du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), dans le pays où il a trouvé refuge. Le HCR, qui a pour mission de protéger les réfugiés à l'international, détermine si la personne en faisant la demande mérite d'être considérée comme un réfugié et, dans l'affirmative, cherche la meilleure solution pour chacun d'entre eux : un retour sûr dans le pays d'origine, l'intégration dans le milieu local ou la réinstallation dans un pays tiers.

Selon les dernières statistiques du HCR, il y aurait quelque 10,5 millions de réfugiés dans le monde. La majorité d'entre eux reçoivent le soutien du pays dans lequel ils se sont réfugiés en attendant de pouvoir retourner de leur plein gré et en toute sûreté dans leur patrie. Un plus petit nombre est

Les États-Unis sont fiers de leur tradition d'accueil des immigrants et des réfugiés. Leur programme de réinstallation des réfugiés reflète leurs valeurs et leurs aspirations les plus nobles. Depuis 1975, les Américains ont accueilli près de 3 millions de réfugiés en provenance de toutes les parties du monde qui ont reconstruit leur vie, leur foyer et leur communauté dans des villes et des villages des 50 États de l'Union.

## LA RÉINSTALLATION : UNE SOLUTION POUR QUELQUES-UNS SEULEMENT

Un réfugié est une personne qui a fui son pays et ne peut y rentrer parce qu'elle craint avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de ses opinions politiques ou de son appartenance à un certain groupe social. Pour la plupart des réfugiés, la première étape consiste à se faire inscrire

autorisé à devenir citoyens du pays où ils se sont réfugiés et un nombre encore plus petit - représentant ceux qui sont le plus à risque - est réinstallé dans un pays tiers. Selon le HCR, moins de 1 % des réfugiés sont réinstallés dans des pays tiers. Cela dit, les États-Unis en accueillent près de la moitié, soit plus que tous les autres pays de réinstallation pris ensemble.

## LE PROGRAMME AMÉRICAIN D'ADMISSION DES RÉFUGIÉS : OUVERTURE ET TRAITEMENT D'UNE DEMANDE DE STATUT DE RÉFUGIÉ

Lorsque le HCR - ou plus rarement une ambassade américaine ou une organisation non gouvernementale spécialisée - soumet aux États-Unis une demande de réinstallation présentée par un réfugié potentiel, le dossier est d'abord reçu et traité par une Overseas Processing Entity (OPE = Entité de traitement des demandes à l'étranger). Le Bureau de la population, des réfugiés et des



### **Le Programme américain d'admission des réfugiés (USRAP) comprend :**

- Le Bureau of Population, Refugees and Migration (PRM) (Bureau de la population, des réfugiés et des migrations) du département d'État;
- Les U.S. Citizenship and Immigration Services (USCIS) (Services de la citoyenneté et de l'immigration) du ministère de la sécurité intérieure;
- L'Office of Refugee Resettlement (ORR) (Bureau de la réinstallation des réfugiés) du ministère de la santé et des services sociaux;
- Dix organisations non gouvernementales nationales comptant plus de 350 filiales aux États-Unis
- Des milliers de bénévoles qui consacrent leur temps et leur énergie à aider les réfugiés à se réinstaller aux États-Unis.

migrations (PRM) du département d'État, en collaboration avec des organisations internationales et non gouvernementales, gère huit OPE régionales dans le monde. Sous la direction du PRM, elles traitent les demandes des réfugiés habilités à se réinstaller aux États-Unis.

Certains réfugiés peuvent engager le processus de demande de réinstallation auprès d'une OPE sans avoir été référés par le HCR ou une autre entité : ce sont notamment les proches de réfugiés déjà réinstallés aux États-Unis ou des réfugiés appartenant à des groupes spécifiés dans la législation ou reconnus par le département d'État comme habilités à bénéficier directement du programme.

L'OPE obtient des informations biographiques et autres à des fins de filtrage de sécurité afin de garantir que ni terroristes ni criminels n'entrent aux États-Unis par l'intermédiaire du programme de réfugiés. Les agents des Services de la citoyenneté et de l'immigration (USCIS) passent en revue les informations recueillies par l'OPE et ont des entrevues individuelles avec chacun des demandeurs avant de décider d'approuver ou non leur réinstallation aux États-Unis.

Une fois qu'un agent de l'USCIS a approuvé la demande d'entrée d'un réfugié, celui-ci passe un examen médical destiné à identifier ses besoins médicaux et à garantir que les personnes souffrant de maladies contagieuses, comme la tuberculose, n'entrent pas aux États-Unis. Enfin, l'OPE demande une « assurance de patronage » d'une agence de réinstallation installée aux États-Unis et expérimentée en matière d'aide aux réfugiés nouvellement arrivés. Tous les réfugiés peuvent suivre un cours d'orientation culturelle

avant leur départ pour les États-Unis.

Les réfugiés dont la réinstallation a été approuvée par l'USCIS entrent dans le Programme d'admission des réfugiés (USRAP) : c'est un programme coopératif public-privé composé d'un grand nombre de participants dont la réussite dépend du soutien de millions d'Américains. En effet,

bien qu'il ait reçu son mandat du Congrès, ce sont les collectivités locales qui assurent le succès du programme de réinstallation en accueillant et aidant les réfugiés du monde entier.

La durée du traitement des demandes varie en fonction, entre autres facteurs, du lieu d'où vient le demandeur, mais la durée moyenne entre l'orientation initiale par le HCR et l'arrivée du réfugié aux États-Unis est de 8 à 12 mois.

### **PLANIFICATION DE L'ARRIVÉE DES RÉFUGIÉS AUX ÉTATS-UNIS**

Le département d'État travaille avec dix agences américaines de réinstallation qui ont montré qu'elles avaient les aptitudes et les ressources voulues pour réinstaller des réfugiés. Toutes les semaines, des représentants de ces agences se réunissent près de Washington pour étudier les informations biographiques et autres des dossiers qui leur sont envoyés par les OPE, afin de déterminer où tel réfugié donné pourrait être réinstallé aux États-Unis. Lors de ces réunions, ils essaient d'assortir les besoins de chaque nouvel arrivant et les ressources disponibles. Si le réfugié a de la famille aux États-Unis, il sera probablement réinstallé à proximité de ses proches. Autrement, l'agence qui convient de « patronner » un réfugié décide de la meilleure adéquation entre ses besoins et les ressources d'une communauté.

Les informations sur la localisation et le nom de l'organisme parrain sont communiquées à l'OPE intéressée qui œuvre avec l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) pour transférer le réfugié à sa nouvelle résidence. Le coût du transport est couvert par un prêt que



Des réfugiés burundais agitent la main en signe d'adieu en quittant la Tanzanie pour leurs nouveaux foyers aux États-Unis.

©AP Photo/Sayid Azim

de bouche typiques de la culture du réfugié. Peu après leur arrivée les réfugiés reçoivent une aide afin de commencer leur nouvelle vie aux États-Unis et notamment demander une carte de sécurité sociale, inscrire leurs enfants à l'école, apprendre où se trouvent les magasins et comment faire leurs achats, prendre des rendez-vous médicaux et prendre contact avec les services sociaux et linguistiques.

Le Programme de réception et de placement du département d'État aide les réfugiés à se réinstaller aux États-Unis. Il offre aux agences

les réfugiés sont tenus de rembourser après leur installation aux États-Unis.

### APRÈS L'ARRIVÉE AUX ÉTATS-UNIS

Comme il l'est dit plus haut, le département d'État travaille dans le cadre d'accords de coopération avec dix agences de réinstallation. Certaines d'entre elles ont une affiliation religieuse mais elles ne sont pas autorisées à faire du prosélytisme. L'accord de coopération type spécifie les biens et services que l'agence doit fournir à chaque réfugié. Prises ensemble, ces dix agences comptent près de 350 filiales dans tous les États-Unis. Leur siège est en contact avec les filiales pour suivre les ressources que chaque communauté peut offrir (par exemple, interprètes parlant plusieurs langues, taille et caractéristiques des logements disponibles, existence d'écoles offrant des services spéciaux, soins médicaux, cours d'anglais, services de conseils, etc.).

Comme le précisent les accords de coopération, à leur arrivée aux États-Unis, tous les réfugiés sont accueillis à l'aéroport par une personne de l'organisme parrain et/ou un membre de leur famille ou un ami. Ils sont conduits à un logement qui est meublé, équipé des appareils ménagers voulus et contient des vêtements appropriés à la saison et des provisions

de réinstallation une somme forfaitaire de 1 800 dollars par réfugié pour contribuer à les défrayer des dépenses encourues pendant les premières semaines. La plus grande partie de ces fonds est utilisée pour payer le loyer, les meubles, la nourriture et les vêtements des réfugiés ainsi que les salaires des employés de l'agence, les bureaux et les autres dépenses liées à la réinstallation du réfugié qui ne sont pas fournies ou prises en charge par les bénévoles.

Si le Programme de réception et de placement du département d'État est limité aux premières semaines après l'arrivée, le Bureau de réinstallation des réfugiés du département de la santé et des services sociaux travaille avec les États et les organisations non gouvernementales

#### Organisations américaines de réinstallation

- Church World Service
- Domestic & Foreign Missionary Society
- Ethiopian Community Development Council
- Hebrew Immigrant Aid Society
- Bureau of Refugee Programs
- International Rescue Committee
- Lutheran Immigration & Refugee Service
- U.S. Committee for Refugees and Immigrants
- U.S. Conference of Catholic Bishops
- World Relief

pour offrir une assistance financière et médicale à plus long terme et des services linguistiques et sociaux.

Les réfugiés reçoivent des cartes de travail et sont encouragés à trouver un emploi dès que possible.

L'expérience acquise par le programme de réinstallation des réfugiés a montré que les personnes apprennent l'anglais et commencent à fonctionner normalement plus rapidement si elles commencent à travailler peu de temps après leur arrivée. La plupart des réfugiés trouvent en général des emplois de début même s'ils ont de grandes compétences ou une bonne éducation : avec le temps, ils avancent au plan professionnel et trouvent réussite et satisfaction aux États-Unis.

Après une année de résidence, ils peuvent demander une carte de résident permanent (connue sous le nom de carte verte) et après cinq ans aux États-Unis, ils peuvent faire une demande de citoyenneté. ■

# La loi sur les réfugiés a 30 ans

Doris Meissner



© AP Photo/Adam Madel

Depuis la promulgation de la loi de 1980 sur les réfugiés, plus de trois millions de réfugiés et de demandeurs d'asile sont arrivés aux États-Unis. Ici, une famille albanaise originaire du Kosovo s'inscrit à des fins de réinstallation aux États-Unis.

*Mme Doris Meissner a été commissaire du Service américain de l'immigration et de la naturalisation de 1993 à 2000 après avoir été haut fonctionnaire au ministère de la justice de 1973 à 1986. Elle est maintenant chargée de recherche au Migration Policy Institute (Institut de la politique sur la migration) à Washington.*

La loi de 1980 sur les réfugiés a permis à des millions de personnes de trouver asile et protection et de se réinstaller aux États-Unis. En créant un fondement juridique sur la base duquel les individus peuvent obtenir le statut de réfugié ou de demandeur d'asile, elle a tendu une main accueillante aux réfugiés et aux demandeurs

d'asile du monde entier\*.

Elle marquait une réorientation profonde de la manière dont les États-Unis remplissaient leur engagement de longue date envers les principes des droits de l'homme et d'aide aux réfugiés. En prenant la tête du mouvement menant à sa ratification, feu le sénateur Edward Kennedy a contribué à parachever la révision de la politique et de la loi sur l'immigration lancée par son frère, le président John Kennedy, en 1963. La loi sur les réfugiés se fonde sur les amendements à la loi sur l'immigration et la nationalité ratifiés en 1965 par le président Lyndon Johnson, qui mettaient fin à 40 ans de quotas fondés sur l'origine nationale et ouvraient les États-Unis aux immigrants de tous les pays.



Credit: © AP Images/Scott Applewhite

Le sénateur Edward Kennedy s'adresse à une commission sénatoriale sur les réfugiés en 1985.

Quinze ans après le passage de ces amendements, le droit américain limitait toujours l'admission des réfugiés aux personnes fuyant le communisme ou la répression dans les pays du Moyen-Orient. La loi de 1980 a parachevé la révision, autorisant des niveaux jusqu'alors inconnus d'immigration et de réinstallation de réfugiés, qui ont valu aux États-Unis le surnom de « première nation universelle ». La loi :

- adoptait la définition universelle du réfugié, telle qu'inscrite dans la Convention des Nations unies de 1951 relative au statut des réfugiés qui stipule qu'un réfugié est une personne qui ne peut pas rentrer dans son pays parce qu'elle « craint avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de ses opinions politiques ou de son appartenance à un certain groupe social » ;
- remplaçait les réactions *ad hoc* aux situations d'urgence des réfugiés par un processus systématique d'examen et d'ajustement annuel des plafonds d'admission de réfugiés ;
- autorisait l'octroi du statut de réfugié aux personnes déjà sur le territoire américain dans le cadre légal de l'asile politique ;

- offrait une assistance – financière et de parrainage – à la réinstallation des réfugiés nouvellement arrivés afin de les aider à reconstruire et à recommencer leur vie.

Dans les semaines qui ont suivi son adoption, les dispositions de la loi de 1980 ont été mises à l'épreuve.

Entre avril et octobre 1980, un pont naval entre Mariel (Cuba) et les États-Unis a fait débarquer 125 000 demandeurs d'asile sur les plages de la Floride. C'était la première fois que les États-Unis connaissaient une telle situation d'urgence sur leur territoire. Avant 1980, seules les personnes déjà approuvées à l'étranger pouvaient entrer aux États-Unis comme réfugiés.

Mariel a été suivi par des vagues successives de demandeurs d'asile en provenance de pays d'Amérique centrale ravagés par des conflits civils. Au départ, la réaction américaine a été sous-financée et fragmentée mais au début des années 90, les États-Unis ont reconfiguré le processus d'octroi d'asile et créé un système qui s'est révélé opportun et réactif autant que juste et impartial. Maintenant, tous les ans, ils accordent l'asile politique à des individus en provenance de plus de 105 pays.

Les programmes à l'étranger d'admission des réfugiés ont également été modifiés. Dans les années 80, ils desservaient avant tout les réfugiés en provenance de l'ex-Union soviétique et de l'Asie du Sud-Est. Aujourd'hui, ils répondent aux besoins d'une population beaucoup plus large et diverse. Ils fonctionnent en collaboration avec les principales institutions humanitaires internationales, comme le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), et avec d'autres pays qui partagent l'engagement des États-Unis envers les réfugiés, comme le Canada et la Norvège. En conséquence, les États-Unis réinstallent les réfugiés en provenance de plus de 65 pays et offrent aide et assistance aux réfugiés et aux populations déplacées partout dans le monde. Chaque nouveau groupe de réfugiés élargit la diversité et enrichit la culture américaine.

Si l'immigration est souvent sujette à controverse, le système américain d'octroi d'asile et de statut de réfugié est considéré comme une réussite. En affirmant les principes fondamentaux des droits de l'homme et de la protection des réfugiés dans un cadre juridique assez souple pour accommoder les besoins nouveaux et changeants, la loi de 1980 sur les réfugiés a fait faire un pas en avant à l'engagement des États-Unis d'offrir un asile sûr aux personnes les plus vulnérables du monde. De ce fait, des millions d'individus originaires de pays aussi

différents que la Somalie, le Kosovo ou l'Irak ont trouvé un accueil et retrouvé l'espoir aux États-Unis. ■

*\*Les réfugiés obtiennent la permission d'entrer sur le territoire américain en provenance d'un autre pays alors que les demandeurs d'asile arrivent sans sélection préalable et font une demande d'asile politique à leur entrée dans le pays.*

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## La fin d'années de galère

L'un des «garçons perdus» du Soudan aide de nouveaux réfugiés à s'établir dans sa nouvelle patrie.



Avec l'aimable autorisation de Julie Denesha

Contraint de quitter son foyer dans le Sud du Soudan quand il avait quatre ans, Adier Deng a passé son enfance dans un camp de réfugiés après avoir connu l'exode. Il a bénéficié d'une réinstallation aux États-Unis en 2000.

*Adier Deng avait quatre ans quand il a fui son domicile, dans le Sud du Soudan, pendant la seconde guerre civile. Il s'est trouvé séparé de sa famille, qui vit maintenant dans un camp de réfugiés en Ouganda. Sa mère est morte pendant le trajet jusqu'au camp.*

*Après un périple mouvementé qui l'a mené d'abord en Éthiopie, puis au Kenya dans un camp de réfugiés, Adier a été réinstallé aux États-Unis à l'âge de 15 ans. Aujourd'hui, son «master» en administration commerciale en poche, Adier s'est inscrit en faculté de droit et il travaille comme spécialiste des droits de l'homme dans le diocèse de Kansas City-St. Joseph, où il aide les réfugiés nouvellement arrivés à s'établir.*

**Question :** Pourquoi avez-vous quitté votre domicile dans le Sud du Soudan ?

**Adier :** Je suis parti à cause de la guerre qui a commencé dans les années 1980 entre le nord et le Sud du Soudan. C'était une question de sécurité ; nous avons été chassés de

nos villages quand j'avais quatre ans et nous avons dû fuir en Éthiopie.

**Q :** Vous étiez avec votre famille quand vous avez quitté le Soudan ?

**Adier :** Non, je n'étais pas avec ma famille. Ma famille était au village et, moi, pendant ce temps-là, je gardais les bêtes dans le champ. Le champ et le village ont été attaqués séparément et nous avons été obligés de fuir dans des directions différentes. Mes parents ont fui vers le sud, dans la direction de l'Ouganda, et moi vers l'Éthiopie. Nous avons donc été séparés. J'étais avec mon cousin ; il avait 11 ans à l'époque.

**Q :** Combien de temps vous a-t-il fallu, à vous et à votre cousin, pour aller du Soudan en Éthiopie ?

**Adier :** Environ trois mois, parce que nous avons dû traverser un désert, et de là il a fallu qu'on aille jusqu'à la



A. Deng était l'un des «garçons perdus» du Soudan, terme qui désigne les plus de 27 000 jeunes gens du Sud du Soudan qui furent chassés de chez eux pendant la deuxième guerre civile (1983-2005). Sur cette photo prise en 1989, des Soudanais du Sud du pays vivent dans un camp pour personnes déplacées, situé en dehors de la zone des hostilités, afin d'échapper à la violence.

© AP Photo

Soudan sous la menace d'armes à feu et on a dû retraverser le fleuve. Cette fois, nous nous sommes dirigés vers le Kenya. Cela faisait un trajet de 3 200 kilomètres à partir du fleuve. Il nous a fallu près d'un an pour aller du Soudan en Éthiopie et après au Kenya.

**Q:** Comment avez-vous survécu?

**Adier:** En fait, c'est grâce à mon cousin, à ma foi et à l'espoir. C'est sur cela que je comptais. Je gardais l'espoir que cela irait mieux un jour, que la guerre prendrait fin et que je pourrais retourner dans mon pays.

En attendant, je mangeais ce qu'il y avait, comme tout le monde - des feuilles ou n'importe quoi. J'essayais de ne pas penser à mes parents parce que si je pensais à eux, je perdrais immédiatement l'espoir. J'espérais m'en sortir, c'est tout. C'est ce qui fait durer l'espoir. Il n'y avait qu'à prier - voilà ce que je me disais.

frontière, ce qui a pris du temps parce qu'on était dans la jungle. Le trajet fait bien 4 800 kilomètres et c'est pour ça que ça nous a pris trois mois.

**Q:** Et une fois en Éthiopie, qu'est-ce qui s'est passé?

**Adier:** Quand nous sommes arrivés en Éthiopie, nous avons traversé le Gila, l'un des fleuves les plus dangereux et les plus infestés d'Éthiopie. Et peut-être même de toute l'Afrique. Beaucoup de gens qui fuyaient avec nous ont trouvé la mort dans le fleuve, mangés par les crocodiles ou noyés. Mais il fallait qu'on traverse ce fleuve pour arriver en Éthiopie. Ensuite, il a fallu qu'on s'installe tant bien que mal et qu'on construise nos huttes par nos propres moyens. À l'époque, l'ONU n'était pas sur le terrain. Il n'y avait personne aux alentours. On était dans la jungle. Et loin des villes en Éthiopie - cela nous a rendu la vie un peu difficile.

**Q:** Et qu'est-ce qui s'est passé après votre arrivée en Éthiopie?

**Adier:** Une guerre a éclaté en Éthiopie et personne ne voulait de nous. En fait, on nous a fait retourner au

**Q:** Qu'est-ce qui s'est passé une fois que vous êtes arrivés au Kenya?

**Adier:** Au début, nous sommes restés près de la frontière [avec l'Éthiopie], dans un endroit qui s'appelle Lokichoggio. Ensuite, on nous a emmenés dans le Nord du Kenya. Il n'y avait pas de bâtiments. Pas d'eau non plus, rien qu'une terre aride. On était dans le camp de réfugiés de Kakuma. La Croix-Rouge et l'UNICEF ont fini par apporter des fournitures, des livres, des crayons, des trucs comme ça.

**Q:** Et quelles étaient les conditions de vie, dans le camp de réfugiés?

**Adier:** Je suis arrivé dans le camp de réfugiés aux alentours de mon cinquième anniversaire. Les conditions de vie dans le camp n'étaient pas bonnes. Elles étaient même affreuses. Dans le camp, on manquait du strict minimum. On voulait aussi aller à l'école. Mais quand on n'a rien à manger, il n'est pas question d'aller à l'école. Beaucoup de gens étaient malades, aussi. Bref, les conditions de vie dans le camp de réfugiés étaient mauvaises à tous les égards, et j'y suis resté neuf ans et demi.



**Q:** Où vouliez-vous être réinstallé?

**Adier:** Je voulais aller aux États-Unis. C'était le meilleur endroit possible. Je voulais aller en Amérique pour faire des études et contribuer un jour au processus de paix au Soudan.

**Q:** Quand est-ce que vous et votre cousin êtes partis pour les États-Unis?

**Adier:** En novembre 2000, j'allais avoir 15 ans.

**Q:** Qui vous a parrainés?

**Adier:** J'ai été parrainé par Bethany Christian Services, à Grand Rapids, dans le Michigan. Ils m'ont trouvé une famille d'accueil et je suis resté dans cette famille jusqu'à l'âge de 18 ans. Ces gens-là étaient vraiment chics. Ils étaient comme des parents pour moi.

**Q:** Décrivez votre arrivée aux États-Unis.

**Adier:** C'était l'hiver et je n'avais jamais connu l'hiver. Je parle de la neige. Il faisait vraiment froid. Ils tenaient une pancarte sur laquelle mon nom était inscrit. Quand je suis arrivé et que j'ai vu mon nom, je me suis présenté et c'était bien moi qu'ils attendaient. Ils m'avaient apporté une grosse veste et d'autres vêtements. Je me suis habillé, on est montés dans la voiture et on est allés à la maison. J'étais vraiment content de les rencontrer.

**Q:** Comment vous êtes-vous acclimaté à la vie aux États-Unis?

**Adier:** Cela a été vraiment difficile. Fondamentalement, la culture est différente. J'ai ressenti un choc culturel. Il a fallu que je m'habitue à l'alimentation, aux hivers, aux écoles. Quand je suis arrivé, je comprenais l'anglais, mais je ne parlais pas cette langue. Cela a été une période difficile pour moi, le temps que tout se mette en place.

**Q:** Comment avez-vous réussi à vous adapter à votre nouvelle vie?

**Adier:** Eh bien, il a fallu que je plante mes pénates. Que je me crée une place, que je décide quoi faire et que je bénéficie de conseils. Il y avait les programmes de Bethany Christian Services, des réunions, et diverses activités sportives, entre autres. Je me suis fait des amis, c'était une bonne expérience. Mais il faut aussi garder à l'esprit la raison pour laquelle on vient en Amérique. Sans aucun doute, ce sont ces raisons qui motivent.

**Q:** Et qu'est-ce que vous vouliez faire?

**Adier:** À la base, je voulais finir mes études. C'était ma priorité numéro un. La deuxième, c'était de travailler pour une organisation qui vient en aide aux personnes de pays du tiers monde. Et si je ne trouvais pas ce type d'organisation, j'en fonderais une.

**Q:** Après avoir passé tant d'années à fuir, cela vous a fait quel effet de vous trouver dans un foyer stable?

**Adier:** C'est réconfortant. Je me sens en sécurité. Mais en même temps, on se dit toujours... qu'on veut faire quelque chose pour l'endroit qu'on a quitté. Je ressens encore le besoin de faire davantage. Il faut que je trouve le moyen d'apporter mon aide.

**Q:** Et le lycée, c'était comment?

**Adier:** C'était vraiment super. J'ai adoré.

**Q:** Qu'est-ce qui vous a plu, en particulier?

**Adier:** D'avoir beaucoup d'amis; et aussi, l'instruction, les profs étaient vraiment excellents. J'aimais bien faire du sport avec mes camarades de classe, aller en cours, sortir. La vie était belle. Vraiment belle.

**Q:** Qu'est-ce que vous avez fait après le lycée?

**Adier:** Après le lycée, j'ai fait des études universitaires. Je suis allé à Aquinas College, à Grand Rapids. J'ai obtenu ma licence en 2007. Ensuite, j'ai fait des études commerciales à l'université et j'ai décroché mon MBA [Master of Business Administration] en 2008.

**Q:** Qu'est-ce que vous faites maintenant?

**Adier:** Maintenant, je fais des études de droit à la Concord Law School. Cela me plaît. Mais la fac de droit, ce n'est pas facile. Cela coûte cher et cela prend du temps. Mais jusqu'à présent, tout va bien.

**Q:** Tout en faisant vos études de droit, vous travaillez. Où ça?

**Adier:** Je travaille au diocèse de Kansas City-St. Joseph, où je suis responsable du dossier des droits de l'homme. J'aide les réfugiés à trouver du travail. Compte tenu de la situation économique actuelle [récession], trouver un emploi est un événement marquant pour les immigrants. Mon travail me plaît. Et c'est ce que j'ai moi-même vécu depuis que je suis arrivé aux États-Unis. Je suis donc motivé. J'aime bien mon travail.



Avec l'aimable autorisation de Julie Denesha

A. Deng fait des études de droit tout en travaillant comme spécialiste des droits de l'homme au diocèse de Kansas City-St. Joseph. Fort de son expérience personnelle, il vient en aide aux réfugiés qui arrivent aux États-Unis.

**Q:** En quoi est-ce que votre passé de réfugié vous aide-t-il à faire votre travail ?

**Adier:** Cela m'aide beaucoup parce que je me place dans une double perspective. D'une part, je suis moi-même un réfugié - je suis passé par là, je sais ce que c'est. Et de l'autre, je suis américain. Je dois rapprocher ces deux perspectives pour dispenser un service de qualité. Et il faut aussi avoir une vision stratégique, vouloir se rendre utile.

Je sais exactement quoi faire parce que j'ai des flashbacks. Par exemple, si un client me téléphone pour me dire qu'il est censé aller travailler aujourd'hui, mais qu'il n'a pas de moyen de transport, je me souviens. J'étais dans cette situation il n'y a pas si longtemps et je sais ce qu'il ressent.

**Q:** Vous vous sentez chez vous aux États-Unis ?

**Adier:** Là où vous êtes, c'est chez vous. Je me sens chez moi aux États-Unis. Ici, je fais mes études. J'ai un emploi et j'ai mon appartement. Et j'ai beaucoup de réseaux, beaucoup d'amis. Je connais le fonctionnement du système aux États-Unis et je sais me débrouiller tout seul. Je me suis habitué à la méthode américaine.

**Q:** Comment vous identifiez-vous ?

**Adier:** (Rires étouffés) J'ai deux nationalités [soudanaise et américaine]. Je suis un citoyen américain, donc je suis américain. C'est ce qui vient en premier. Que ce soit parce que je vis ici ou de par ma nationalité, je suis américain. Et deuxièmement, je suis soudanais parce que je suis originaire du Soudan.

Et je forme deux cultures - la culture américaine, et la culture soudanaise aussi. C'est une partie de la culture qui ne va pas disparaître. Ces deux courants coexistent. Je parle encore ma langue, ce qui est une bonne chose. Et maintenant je parle aussi anglais, ce qui est également une bonne chose. Je fais partie de deux mondes. Mais le fait est que je suis en Amérique. C'est bien de garder son identité. Mais en même temps, on n'a pas besoin de rejeter un nouveau système qu'on découvre.

**Q:** Qu'avez-vous ressenti le jour où vous êtes devenu américain ?

**Adier:** Cela m'a fait chaud au cœur. J'étais heureux. Cela faisait longtemps que j'étais ici et il était temps que je devienne américain. Embrasser ma nouvelle culture et

mon nouveau pays, c'était une bonne chose. Et c'est ce que je voulais faire.

**Q:** Comment avez-vous réussi à accomplir tant de choses en si peu de temps?

**Adier:** Ce qui compte, je crois, c'est de garder toujours à l'esprit sa vision de l'avenir. Moi, j'avais ma vision, les objectifs que je m'étais fixés. C'était plus dur au départ. Mais je me suis toujours arrangé pour savoir comment réussir. Il faut faire des plans, se préparer et aller de l'avant sans attendre que d'autres dans votre environnement ou votre communauté vous disent de passer à l'action. C'est la façon de procéder et c'est ce que j'ai fait: j'ai gardé ma vision de l'avenir. Et après il faut savoir comment procéder. Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas de vision de l'avenir ou qui l'oublient en cours de route. Mais une fois encore, c'est une façon personnelle de gérer la situation. ■

**Pour écouter des extraits de l'entretien avec Adier [en anglais], consultez:**

*<http://www.America.gov/refugees.html>*

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

# Un Afghan-Américain aide une famille cubaine à accéder à la propriété et à trouver la sécurité économique aux États-Unis



Rogelio Espinosa (au premier plan) pose avec (de gauche à droite) sa fille, Yaniuris, sa femme, Yaneisy Sosa, son fils, Osvaldo, sa mère, Margarita Cepero, son beau-frère, Daniel Hernandez, et sa nièce, Chanaya Hernandez, devant leur maison de Rochester (État de New York) où la famille s'est installée après avoir quitté Cuba en 2005.

Par Rogelio Espinosa  
Traduit de l'espagnol par le département d'État américain

### LA FAMILLE ESPINOSA

Je m'appelle Rogelio Espinosa. Ma famille et moi sommes des réfugiés politiques de la Municipalité de Floride dans la province de Camagüey (Cuba). Je voudrais vous dire pourquoi nous sommes venus dans ce pays magnifique qui nous a accueillis les bras ouverts. Mon père, Rogelio Espinosa Romo, était détenu dans un camp de concentration, que le gouvernement communiste de Cuba appelle Ejército Juvenil del Trabajo (l'Armée des jeunes travailleurs) mais qui n'est rien d'autre qu'une prison pour les opposants au régime.

Toute notre famille de 10 personnes est arrivée à Miami (Floride) en septembre 2005. Nous avons passé une journée à remplir les formulaires et à faire les autres choses nécessaires et le lendemain nous sommes partis pour Rochester (New York). Lorsque nous sommes arrivés, M. Ali Nadir nous attendait. Il s'est présenté très formellement et nous a expliqué qu'il avait été choisi par le Catholic Family Center (CFC = Centre des familles catholiques) – organisme qui s'occupe des réfugiés



Agent du CFC, Ali Nadir a aidé de nombreux réfugiés à s'adapter à leurs nouvelles conditions de vie

### ALI NADIR

Je travaille avec des réfugiés et des immigrants qui arrivent aux États-Unis depuis mon enfance. Fils d'un immigrant de Kaboul en Afghanistan, j'ai passé une grande partie de ma jeunesse à aider d'autres familles afghanes qui s'étaient réfugiées aux États-Unis pour échapper à la guerre pendant les années 80. La maison de ma famille, dans le nord de l'État de New York, a servi de maison de transit à d'innombrables familles et personnes afghanes qui fuyaient les conflits et les persécutions dans leur patrie. Nous avons souvent partagé notre table, nos chambres et notre cave avec des personnes cherchant une vie meilleure en Amérique pour elles et leurs familles. Ce qui m'a toujours surpris est la vitesse avec laquelle ils apprenaient l'anglais, trouvaient du travail et s'assimilaient

### ESPINOSA (SUITE)

politiques – parce qu’il parlait notre langue, l’espagnol. Puis nous avons eu une conversation très agréable et conviviale. Notre arrivée dans un pays si différent du nôtre nous avait inquiétés. M. Nadir nous a conduits jusqu’à notre résidence temporaire: elle était déjà prête avec la literie, la nourriture et tout ce dont nous allions avoir besoin pendant notre séjour. Petit à petit, il nous a expliqué comment les choses marchaient dans ce pays et ce que le CFC ferait pour nous aider pendant le processus de réinstallation qui est très difficile pour des personnes âgées comme ma mère, mon père et ma grand-mère qui avaient passé presque toute leur vie à Cuba. Le CGC et notre nouvel agent de traitement des cas, M. Ali Nadir, se sont occupés du traitement de tous les papiers officiels. Ils nous ont également aidés à mieux connaître les institutions sociales appropriées pour nous permettre de mieux comprendre la législation américaine, et plus spécialement celle de l’État de New York, et de recevoir toutes les prestations auxquelles nous avons droit en tant que réfugiés. M. Nadir nous a également conduits à tous nos rendez-vous, médicaux et autres, et nous a montré comment devenir indépendants et travailler dans le cadre du système. Pour nous, tout était nouveau et complètement différent de ce que nous connaissions.

Je dois aussi dire que le CFC a aussi offert gratuitement des cours d’anglais et des classes sur la manière d’établir une bonne cote de solvabilité, afin de nous aider à nous adapter à la vie aux États-Unis. M. Nadir nous a également expliqué le fonctionnement du programme de Match Grant (don de contrepartie) qui nous fournirait de l’argent à condition que nous commencions à travailler dès que possible. Il nous a aussi rappelé qu’il était important, dans ce pays, d’avoir un emploi stable et montré comment épargner et payer nos factures. Sans son aide et sa générosité, nous n’aurions pas pu nous réinstaller, nous sentir en sécurité et vivre le rêve américain. Grâce à ses conseils et suggestions, que nous suivons encore aujourd’hui, nous avons une bonne cote de crédit, et nous avons acheté une maison.

L’accession à la propriété est une des choses les plus importantes dans ce pays et maintenant ma famille et moi avons réussi. Sans son aide, nous n’aurions pas pu réaliser ce rêve.

Je voudrais aussi dire que le CFC nous a aidés à trouver du travail, ce qui est très difficile dans ce pays si l’on ne parle pas la langue (anglaise). Il nous a montré comment faire des demandes pour différents types d’emploi, ce qui est très important car nous n’avions pas la

### NADIR (SUITE)

dans les collectivités et dans les lieux du culte aux États-Unis.

Après avoir aidé pendant des années les membres d’autres familles à commencer une nouvelle vie en Amérique, j’avais 13 ans lorsque nous avons enfin accueilli une partie de notre famille dans le pays. Après avoir passé plusieurs années comme réfugiés au Pakistan pour échapper à la guerre, ma tante, mon oncle et leurs cinq enfants sont arrivés aux États-Unis. Comme nous l’avions fait pour d’autres familles, nous les avons aidés à trouver un logement, à entrer à l’école et suivre des cours d’anglais et à trouver un emploi rémunérateur. Seize ans plus tard, mes cousins et cousines sont des mères heureuses, des candidats au doctorat et des ingénieurs menant des vies productives aux États-Unis.

Après mes études universitaires, j’ai décidé de me fonder sur l’expérience que j’avais acquise pendant mon enfance et de continuer à aider les réfugiés qui arrivaient aux États-Unis. De retour dans ma ville d’adoption, Rochester (New York), j’ai découvert l’agence du Catholic Family Center Refugee Resettlement. Tout ce que j’y ai vu m’a frappé: la variété des réfugiés auxquels elle venait en aide, la portée des services qu’elle offrait et la force des rapports que ses employés forgeaient avec leurs clients. Et surtout, j’ai vu l’impact positif et tangible que le CFC et ses employés avaient sur la vie des gens.

Lorsque le CFC m’a engagé comme agent spécialisé, un de mes premiers cas a été la famille Espinosa. Le statut de réfugié des 10 membres de la famille avait déjà été approuvé sur la base de l’emprisonnement suivi de l’internement dans un camp de travail du patriarche de la famille, Rogelio Espinosa Romo, par le gouvernement de Fidel Castro. Cette famille n’était pas seulement un de mes premiers cas pour le CFC, c’est également une des plus grandes avec lesquelles j’ai été amené à travailler pendant mes années à l’agence.

La taille de la famille - six adultes et quatre enfants - présentait des défis extraordinaires. Dans le cadre du processus normal de réinstallation du CFC, il s’agissait de leur fournir un logement, accès aux services sociaux et sanitaires, des vêtements appropriés à la saison et des articles de maison; il fallait les aider à inscrire les enfants à l’école, à traiter les formalités des processus d’immigration, d’ajustement juridique et de demande d’emploi. Avec une famille de 10 personnes, les activités les plus routinières, comme la demande de carte de sécurité sociale ou l’obtention de vaccin antituberculeux, se sont révélées être des tâches énormes.

## ESPINOSA (SUITE)



Rogelio devant sa maison. Toute la famille a travaillé dur pour épargner de l'argent et obtenir une bonne cote de crédit afin d'acheter la maison.

moindre idée comment faire.

Je voudrais encore dire que, d'une manière générale, l'aide, l'assurance et le professionnalisme de M. Ali Nadir et du CFC nous ont beaucoup aidés, ma famille et moi. Je suis certain que sans leur aide nous ne serions pas là où nous sommes aujourd'hui, complètement intégrés dans la société et le système. Nous continuons à suivre les conseils de M. Nadir, très professionnels et éducatifs. Malgré son jeune âge, il avait une grande expérience. Sans cela, nous n'aurions pas pu atteindre notre objectif. Cela fait près de 5 ans que nous sommes aux États-Unis et il reste en contact avec nous pour avoir des nouvelles de la famille et savoir comment vont les choses. Ma famille et moi, et nos amis dans la même situation, n'avons jamais eu le moindre problème, personnel ou professionnel, avec Ali ou la CFC.

Il ne faudrait pas que ces organisations ou ces personnes cessent de faire ce qu'elles font. Beaucoup de gens du monde entier arrivent ici dans la même situation que ma famille et moi. C'est réconfortant de savoir que des professionnels comme M. Ali Nadir et des organisations gouvernementales comme le CFC vont s'occuper de vous et vous offrir leur soutien inconditionnel pour rendre votre réinstallation et votre séjour aux États-Unis le meilleur possible.

Je remercie le gouvernement américain, par l'intermédiaire du Catholic Family Center et surtout de M. Nadir, de son soutien sincère, professionnel et inconditionnel. Nous vous serons éternellement reconnaissants de tout ce que vous avez fait pour notre famille. ■

## NADIR (SUITE)

Malgré les retards et les contretemps qui accompagnent quelquefois le processus de réinstallation, la famille Espinosa a toujours fait preuve de patience et de persévérance, déterminée qu'elle était de recommencer une nouvelle vie aux États-Unis. Avec l'aide du CFC, la famille était devenue complètement autosuffisante au bout de six mois et s'était ajustée à la vie aux États-Unis. Les membres de la famille capables de travailler avaient trouvé un emploi et étaient financièrement indépendants, les enfants étaient inscrits à l'école et apprenaient progressivement l'anglais et la famille avait même réussi à acheter sa première voiture.

La chose la plus étonnante dans la réinstallation des Espinosa aux États-Unis n'est pas sa réussite mais la rapidité avec laquelle ils se sont incorporés dans la communauté des immigrants installés à Rochester et ont commencé à aider les réfugiés nouvellement arrivés. Pour offrir le maximum possible d'aide, le CFC coopère avec un réseau de bénévoles, des groupes religieux et la diaspora de la région de Rochester. Les Espinosa sont rapidement devenus membres du réseau local. Ils ont souvent accueilli d'autres familles cubaines arrivant à Rochester, leur offrant de manière complètement désintéressée des repas préparés chez eux, un logement temporaire et un moyen de transport. Ils étaient déterminés à faire preuve de la même générosité et de la même attention dont ils avaient bénéficié lors de leur arrivée.

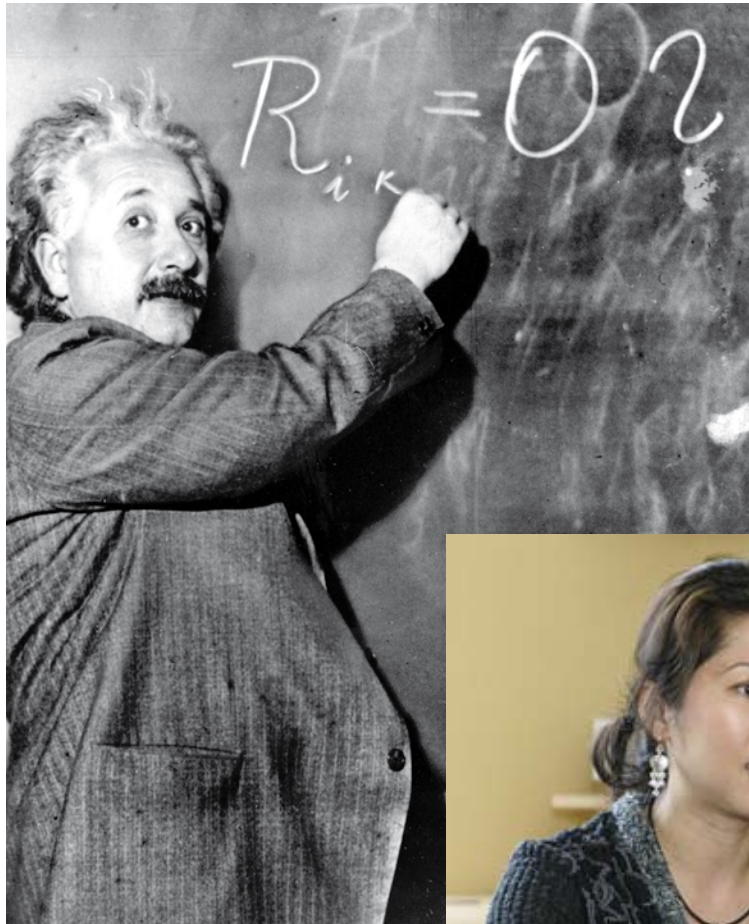
Aujourd'hui, moins de quatre ans après leur arrivée aux États-Unis, les Espinosa sont un exemple parfait de la manière dont le processus de réinstallation est censé fonctionner. Avec l'aide fournie par le CFC pendant les premiers mois de leur séjour, ils possèdent leur propre maison, sont financièrement indépendants et complètement ajustés à la vie aux États-Unis. Leurs enfants, qui parlent couramment anglais, sont d'excellents élèves et auront la possibilité d'aller à l'université s'ils le veulent. Comme beaucoup des familles afghanes que j'ai rencontrées pendant mon enfance, ils ont été accueillis aux États-Unis et ont eu la possibilité de commencer une nouvelle vie: ils ont tiré tout le parti possible de la chance qui leur était donnée. ■

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## Réalisations notables de réfugiés célèbres (ou non)

### Albert Einstein

L'un des plus grands cerveaux scientifiques de l'histoire, Albert Einstein est l'auteur de découvertes qui lui ont valu prestige et acclamations, en particulier sa théorie de la relativité. En 1921, il a reçu le prix Nobel de physique. Pendant les années 1930, les nazis étant parvenus au pouvoir dans son Allemagne natale, Einstein a subi les épreuves de l'antisémitisme et de la persécution et s'est réfugié aux États-Unis, où il a accepté un poste de professeur à l'université de Princeton. Einstein a milité énergiquement en faveur de la protection des juifs d'Allemagne et il est resté aux États-Unis jusqu'à sa mort en 1955.



© AP Photo

### Loung Ung

En 1975, Loung Ung avait cinq ans, lorsque les Khmers rouges ont renversé le gouvernement cambodgien. Sa famille et elle ont été obligées de quitter leur logement à Phnom Penh, la capitale, et d'entreprendre une marche de la mort à travers le Cambodge. Loung Ung a été formée en tant qu'enfant soldat par les Khmers rouges mais elle a réussi à fuir le pays avec quelques proches et à se rendre dans un camp de réfugiés en Thaïlande. Elle s'est plus tard installée aux États-Unis où, après ses études universitaires, elle a écrit et milité en faveur des droits de l'homme au Cambodge. Elle est aussi porte-parole de la Campagne USA pour un monde délivré des mines terrestres.



© AP Photo/Ron Schwane

*Une fois réinstallés dans un nouveau pays, les réfugiés sont soumis à maintes épreuves, qu'ils sont d'ailleurs nombreux à surmonter. On trouvera ici des exemples notables de réfugiés célèbres (ou non) qui se sont réinstallés aux États-Unis, ont finalement réussi dans la vie et ont fait du bien au sein de leur communauté et au-delà.*



**Gabriel Bol Deng (centre), Garang Mayuol (à droite) et Koor Garang (à gauche)**

En 1987, Deng, Mayuol et Garang étaient encore de jeunes enfants lorsqu'ils ont été contraints de quitter leur foyer dans le Sud-Soudan au cours de la seconde guerre civile soudanaise (1983-2005). Membres des «garçons perdus» – les plus de 27 000 jeunes Sud-Soudanais qui ont été déplacés – les trois se sont enfuis dans un camp de réfugiés en Éthiopie. De là, ils sont allés dans un camp au Kenya, et ils ont réussi à arriver aux États-Unis en 2001. Individuellement, ils ont tous trois levé des fonds visant à améliorer les soins médicaux et l'enseignement dans des villages du Sud-Soudan. En 2007, ils sont retournés au Sud-Soudan dans le cadre du tournage d'un film documentaire intitulé en anglais *Rebuilding Hope* (L'espoir retrouvé)

Avec l'aimable autorisation de David Morse, www.david-morse.com

**Gloria Estefan**

Alors qu'elle était bébé, Gloria Estefan et sa famille ont fui Cuba après la révolution cubaine pour se réinstaller à Miami. Gloria Estefan est devenue par la suite une grande vedette de la chanson avec plus de 90 millions d'albums vendus dans le monde. Lauréate de cinq prix Grammy du disque, elle est surnommée la «reine de la musique latine».



© AP Photo/David J. Phillip



**Wyclef Jean**

À l'âge de neuf ans, Wyclef Jean, originaire d'Haïti, s'est enfui avec sa famille pour les États-Unis, où il s'est finalement installé dans le New Jersey. Il était membre des «Fugees» (adapté de «Réfugiés»), un groupe hip-hop de renom. Depuis lors il a entamé une fameuse carrière de soliste et favorise notamment le développement d'Haïti.

© AP Photo/Frank Franklin II



### **Roberto Suarez**

À l'âge de 33 ans, Roberto Suarez a quitté son Cuba natal après que Fidel Castro eut saisi le pouvoir, et il a débarqué aux États-Unis. Il a commencé par travailler au salaire minimum dans la salle de courrier du quotidien *Miami Herald*. Il a gravi les échelons pour finir président du *Miami Herald*, puis il a fondé le quotidien de langue espagnole, *El Nuevo Herald*. Roberto Suarez a été un membre actif de la communauté hispanique du sud de la Floride ainsi qu'un journaliste de renom.



Avec l'aimable autorisation de Jeep Hunter, The Charlotte Observer



© AP Photo/Alex Brandon

### **Anh "Joseph" Cao**

Anh Cao est né au Vietnam en 1967. Officier dans l'armée sud-vietnamienne, son père a été emprisonné par les Nord-Vietnamiens. En 1975, Anh Cao et deux de ses frères et sœurs se sont enfuis aux États-Unis pour s'installer à La Nouvelle-Orléans. Après ses études universitaires, il est devenu un défenseur des réfugiés et a décroché un diplôme de droit. En 2008 il a été élu député de la Louisiane, le premier Vietnamien-Américain à siéger au Congrès des États-Unis.



© Jason Kempin/Wire Image

### **Madeleine Korbel Albright**

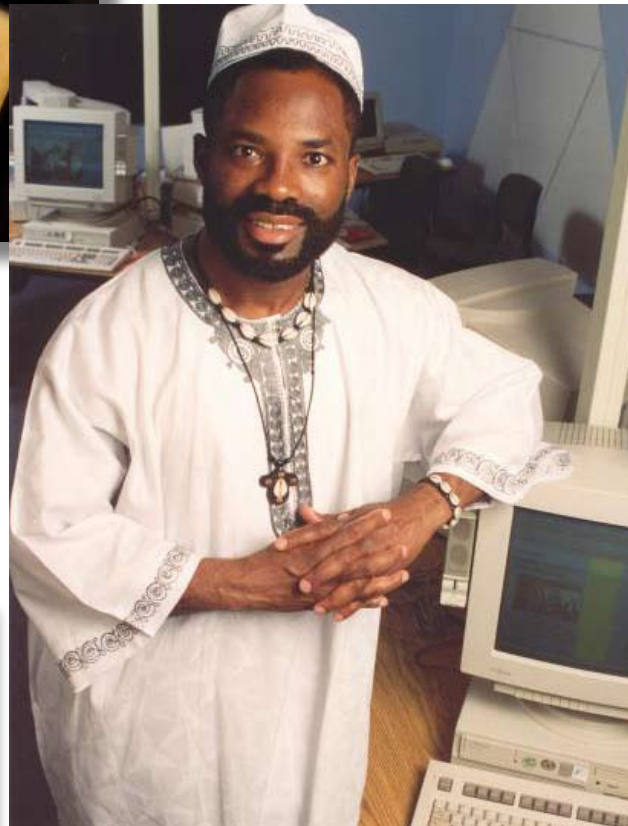
Née dans l'actuelle République tchèque, Madeleine Albright et sa famille se sont enfuis vers les États-Unis en 1948 lors de la prise du pouvoir par les communistes. La famille s'est installée à Denver (Colorado). Diplômée de l'établissement universitaire Wellesley, elle s'est intéressée à la politique. En 1997, elle est devenue la première femme à accéder au poste de secrétaire d'État et la femme de plus haut rang au sein du gouvernement américain à cette époque.



Avec l'aimable autorisation du Miami Herald, 2010

**Ivonne Cuesta**

En 1980, âgée de sept ans, Ivonne Cuesta et sa famille étaient membres du grand exode en bateau de Mariel, lorsque 125 000 personnes ont quitté Cuba pour Miami. Ivonne Cuesta est devenue finalement avocate de l'aide juridictionnelle au comté Miami-Dade de Floride. Elle est actuellement candidate à un poste de juge pour ce comté. Si elle est désignée, elle sera la première réfugiée de l'exode de Mariel à devenir juge de Miami-Dade.



Avec l'aimable autorisation de emeagwali.com

**Philip Emeagwali**

Natif du Nigeria, Philip Emeagwali est membre du groupe ethnique ibo. En 1966, la guerre civile du Biafra a éclaté entre le gouvernement central nigérian et la population ibo du Sud. Pendant ce conflit, Philip Emeagwali a passé trois ans dans un camp de réfugiés. En 1974, il est arrivé aux États-Unis et, plus tard, il a fait des études supérieures de mathématiques, de génie civil, côtier et maritime, et d'informatique. Ses percées en informatique lui ont valu en 1989 le prix prestigieux Gordon Bell en science informatique.

© AP Photo/Bebeto Matthews



**Li Lu**

Après avoir participé aux manifestations de la place Tiananmen en 1989, Lili a quitté Pékin pour Hongkong avant de gagner les États-Unis, où il s'est inscrit à l'université Columbia de New York. En 1996, il est devenu la première personne de l'histoire de cette université à obtenir trois diplômes distincts le même jour, remportant simultanément ceux des études de premier cycle, de droit et d'administration commerciale. Li Lu est ensuite devenu un banquier d'investissement de premier plan et il est membre du conseil consultatif des Prix Reebok des droits de l'homme.

## « Ils sont tout simplement généreux »

### Deux familles décrivent leur accueil en Pennsylvanie

*Deux familles turco-meskhètes, les Kapitanov et les Kapitanova, évoquent leur immigration aux États-Unis et leur nouvelle vie en Pennsylvanie. Après être arrivées aux États-Unis en 2005 et 2006, les deux familles ont bénéficié de l'aide de l'église luthérienne d'Upper Dublin et de leurs voisins.*

*Ayvos et Elmira Kapitanov ont immigré aux États-Unis avec leurs enfants ainsi qu'avec les parents et frères et sœurs d'Ayvos, dont sa sœur, Khalida.*

*Sonamzhon Kapitanova est venue vivre aux États-Unis avec son mari et leurs quatre enfants, dont sa fille Saïda.*



Avec l'aimable autorisation de John Berry

Sonamzhon Kapitanova, Saïda Kapitanova, Khalida Kapitanov, Ayvos Kapitanov et Elmira Kapitanov (de gauche à droite). Les familles Kapitanova et Kapitanov se sont installées en Pennsylvanie après avoir émigré de Russie. Ce sont des Turco-Meskhètes, une communauté ethnique dispersée dans toute l'Asie centrale, ainsi qu'en Russie, en Ukraine et en Azerbaïdjan.

**Question :** Qu'est-ce qui vous a amenés à quitter la Russie pour les États-Unis ?

**Saïda :** Eh bien, je suis née en Ouzbékistan, il y a longtemps. [Il y avait] de très grandes différences entre les Ouzbeks et les Turcs. Beaucoup de gens ont quitté l'Ouzbékistan pour aller vivre en Russie il y a longtemps, mais notre famille [était] parmi les dernières. Mais le frère de mon père vivait déjà en Russie ; c'est donc lui qui nous a fait venir d'Ouzbékistan en Russie. Il nous a beaucoup aidés.

Et quand nous sommes arrivés en Russie, nous étions différents des Russes à cause, j'imagine, de la culture. Et parce que nous sommes musulmans et qu'ils étaient majoritairement chrétiens et qu'ils avaient un peu de mal... Le travail, l'école, toutes ces choses – on ne pouvait pas y accéder. Après, il y a eu – je crois que c'est l'OIM [l'Organisation internationale pour les migrations], ou quelque chose comme ça – nous nous y sommes inscrits. Mon père nous y a inscrits. Et cela a duré environ deux ans, toute la procédure d'obtention du statut de réfugié aux États-Unis.

**Q :** Quand vous étiez en Russie et que vous avez appris que vous alliez partir pour les États-Unis, quelle a été votre réaction ?

**Khalida :** J'étais très enthousiaste, ravie. Sauf que j'étais petite alors je ne connaissais pas grand-chose mais j'ai pensé que cela allait être très amusant. En fait, je savais que j'allais partir vivre dans un nouveau pays, ce qui voulait dire que j'allais devoir rencontrer de nouvelles personnes et me faire des amis. Et ce pays est un beau pays où je peux m'amuser.

**Elmira :** J'étais très heureuse car je pensais à mes enfants, qui auraient un avenir ici.

**Q :** Pourquoi vouliez-vous venir aux États-Unis ?

**Sonamzhon :** [Je suis venue pour] mes enfants. [Je voulais qu'ils aient] une vie agréable. Maintenant ils parlent anglais, ils font des études et ils travaillent.



Avec l'aimable autorisation de John Berry

Saïda Kapitanova (à gauche) et sa mère, Sonamzhon (à droite). Quand Saïda est arrivée avec sa famille à Ambler (Pennsylvanie), elle a été étonnée qu'un policier frappe à leur porte pour leur souhaiter la bienvenue.

**Q:** Comment s'est passée l'arrivée de votre famille aux États-Unis?

**Saïda:** Eh bien, nous sommes arrivés les premiers [de la famille]. C'était très difficile, très différent. Mes parents étaient inquiets car mon père ne savait pas du tout où il allait et nous n'avions aucune idée de qui allait nous accueillir à l'aéroport. Et quand nous sommes arrivés, une quinzaine de personnes, [de] l'église d'Upper Dublin, nous attendait à l'aéroport à trois heures du matin. C'était l'un des meilleurs moments, je crois.

**Q:** Qui vous a aidés lors de votre arrivée aux États-Unis?

**Ayvos:** Tout d'abord, M. et Mme Renigar [deux voisins] nous ont aidés. Ils nous ont aidés à trouver une maison et du travail. Ils nous ont aidés à obtenir tous les papiers.

**Saïda:** [L'église d'Upper Dublin Church] avait loué une maison pour nous. Ils avaient prévu de quoi manger, des meubles, et tout le reste. [Nous] n'avions qu'à nous installer. Ils avaient tout prévu; ils nous ont aidés à choisir des écoles, à trouver du travail pour mes parents, et à faire

énormément de choses. Nous avons des cours d'anglais tous les soirs. Il y [avait] beaucoup de bénévoles venant de toutes les églises, ou d'ailleurs, qui voulaient vraiment nous aider.

**Q:** Quelles difficultés avez-vous dû surmonter à votre arrivée aux États-Unis?

**Khalida:** C'étaient surtout la langue et l'école. Les cours. C'était différent. Et la langue; c'était difficile de s'exprimer et de comprendre. [J'ai surmonté le problème] en apprenant davantage l'anglais et en faisant de mon mieux.  
**Sonamzhon:** C'était [difficile au début]. C'était difficile de parler anglais. Maintenant, nous sommes heureux en Amérique, très heureux.

**Q:** Vous êtes-vous habitués à votre nouvelle vie aux États-Unis?

**Elmira:** J'aime bien les États-Unis et j'aime bien y vivre. Les gens sourient tout le temps et je peux travailler tout en faisant mes études. J'ai un emploi de jardinière et je prends des cours, par exemple d'anglais langue étrangère, de lecture et de mathématiques.

**Q:** Qu'est-ce que vous pensez de votre nouveau lieu de résidence en Pennsylvanie?

**Ayvos:** C'est bien. C'est un bon endroit, il n'y a pas trop de monde ni trop de voitures et c'est propre. C'est vivifiant et ça me plaît.

**Q:** Et l'école?

**Khalida:** Je vais au collège. C'est un bon établissement et je me classe parmi les meilleurs élèves. [Les élèves sont] sympas. Ils m'aident beaucoup – (rires) – en anglais, surtout certains des amis que je me suis faits en sixième.

**Q:** Avant d'arriver aux États-Unis, comment imaginiez-vous l'Amérique?

**Sonamzhon:** Comme dans les films américains, trop séduisante. [Mais la réalité] est très différente.

**Q:** Qu'est-ce qui vous a surpris aux États-Unis?

**Saïda:** [Ça a été de] faire la connaissance d'un policier pour la première fois – à notre porte, le deuxième jour. Il voulait faire notre connaissance mais nous voyions les choses autrement, car, en Russie, les flics étaient toujours après nous, vous savez? Ils ne nous reconnaissaient aucun droit de vivre dans ce pays. Et nous demandions [ces droits]. C'était – ouais, les flics russes, on n'avait aucune

envie de les voir. (Rires) [Ce qu'ils voulaient simplement], c'était de l'argent et vous gâcher la vie. Mais ici, on était très étonnés. Un flic qui frappe à notre porte pour nous souhaiter la bienvenue, vous voyez?

**Q:** Y a-t-il eu d'autres exemples de personnes qui, comme ça, sont spontanément venus vous aider ou dire bonjour à votre famille?

**Saïda:** Oui, on a eu beaucoup de voisins gentils. Notre propriétaire était très sympa; il nous a beaucoup aidés avec les meubles et d'autres choses, et des gens des écoles, surtout de l'Église luthérienne d'Upper Dublin [nous ont aidés]. Beaucoup de gens sont venus nous aider bénévolement. C'était très intéressant et nous étions très surpris de leur générosité, de leur désir d'aider. Peu importe qu'ils soient riches, qu'ils soient pauvres – ils sont tout simplement généreux et souhaitent apporter leur aide. Ils n'ont aucun sentiment négatif à notre égard, vous voyez?

**Q:** Avec quel adjectif de nationalité vous décrivez-vous? Vous sentez-vous américaine? Turque?

**Elmira:** Je me sens turco-américaine. [Aux États-Unis], je peux être américaine tout en gardant mes traditions. Nous célébrons les fêtes turques et nous faisons de la cuisine américaine, russe et turque.

**Khalida:** À mesure que les années passent, je me sens plus américaine. [J'ai l'impression] d'être intégrée. Et j'ai toujours ma culture [turque].

**Q:** Cela fait cinq ans que vous vivez aux États-Unis. En quoi avez-vous, à votre avis, changé pendant ces cinq ans?

**Saïda:** J'ai beaucoup changé. Je me suis américanisée. J'ai obtenu mon permis de conduire. C'était bien.

**Q:** En quoi vous êtes-vous américanisée à votre avis?

**Saïda:** Eh bien, en Russie, il est très difficile – et très différent – pour les filles de faire des études, d'avoir le permis de conduire, de travailler ou bien simplement d'avoir une certaine liberté. Moi – eh bien, mes parents voulaient que j'aie des perspectives d'avenir. Je travaille; je fais des études. Je conduis – c'est vraiment bien. J'ai appris l'anglais. J'ai des amis, surtout des amis américains, et j'ai appris l'anglais très vite. Alors j'ai vite assimilé leur culture. Et cela me plaît beaucoup.

**Q:** Vous sentez-vous chez vous en Amérique? Vous présentez-vous comme américaine?

**Saïda:** Assurément, oui. À part l'Amérique, je n'ai aucun autre endroit où aller maintenant et je ne voudrais aller nulle part ailleurs. Si j'étais restée en Russie, maintenant, je serais probablement mariée et femme au foyer avec des enfants, et faisant un peu de culture. Il [n'y a] pas de voiture; pas d'université où aller. Dès que vous sortez du lycée, c'est toute votre jeunesse, j'imagine, qui s'arrête.

**Q:** Quels objectifs avez-vous? Qu'est-ce que vous voulez faire quand vous serez grande?

**Khalida:** Je voudrais finir le lycée et prendre des cours de psychologie. C'est tout. Faire des études et devenir psychologue si je le peux.

**Saïda:** [Maintenant je suis] dans un établissement d'enseignement supérieur à cycle court; je prends des cours de gestion et de comptabilité. Ça me plaît beaucoup. Dès que j'obtiendrai mon diplôme, je voudrais m'inscrire dans une université. ■

**Pour écouter un extrait de l'interview [en anglais] de Khalida et Saïda, consultez:**

<http://www.America.gov/refugees.html>

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## Le courage et la persistance d'un vétérinaire irakien sont une source d'inspiration pour un bénévole américain



Avec l'aimable autorisation de Javier Barrera

En février 2009, Mohammed Yousuf (à gauche) est arrivé aux États-Unis avec sa famille, en provenance de l'Irak. Il a fait la connaissance d'Andrew Masloski (à droite), qui travaille comme bénévole pour l'International Rescue Committee.

### MOHAMMED YOUSUF

En 2003, j'espérais – et tous les Irakiens avec moi – que la guerre s'achèverait au plus tôt, que le régime de Saddam Hussein tomberait et que le peuple irakien pourrait vivre à l'abri de la guerre, des tueries et de la destruction.

En mai 2003, comme des dizaines d'autres Irakiens qui parlent anglais, j'ai commencé à travailler comme traducteur avec les forces américaines. C'était l'un des rares emplois disponibles après la guerre. J'étais fier de mon occupation parce que j'aidais à communiquer les problèmes et les sujets de préoccupation des Irakiens à l'armée américaine, et l'armée, de son côté, s'efforçait de résoudre un grand nombre de ces problèmes. J'ai ensuite été traducteur à l'ambassade des États-Unis à Bagdad et je servais d'intermédiaire entre les Irakiens et les responsables de l'ambassade par le biais de la traduction.

J'ai travaillé à l'ambassade jusqu'à la fin de l'année 2004, jusqu'au jour où des milices armées ont commencé à attaquer les soldats américains et ceux qui travaillaient avec eux. Beaucoup de traducteurs ont été tués, dont

### ANDREW MASLOSKI

Ce qui m'a incité à faire du bénévolat pour l'International Rescue Committee (IRC) en 2008, ce sont les articles que j'ai lus dans les journaux au sujet des individus et des familles qui fuient les conflits et la persécution et qui espèrent trouver une vie meilleure aux États-Unis. Je me suis dit qu'il serait facile et enrichissant d'aider des réfugiés nouvellement arrivés aux USA, que cela ne devrait pas être bien sorcier. Je n'aurais qu'à leur transmettre mes connaissances, que je possède parce que je suis un Américain de souche. Je pensais que les gens me poseraient des questions et que j'aurais toutes les réponses, un point c'est tout. Je me disais qu'aider une famille de réfugiés à s'installer aux États-Unis et à s'acclimater à la vie aux États-Unis, ou aider un élève à se préparer à passer un examen auquel j'avais brillamment réussi sans difficultés il y a de nombreuses années, c'était la même chose. Ce n'est qu'après-coup que j'ai compris à quel point je me méprenais sur le rôle que j'allais jouer et que je me suis rendu compte que j'allais apprendre un tas de choses

## YOUSUF (SUITE)



Avec l'aimable autorisation de Paul W. Gillespie [www.pwgphoto.com](http://www.pwgphoto.com)

certaines de mes collègues. J'ai ensuite travaillé pour la BBC (British Broadcasting Corporation) à Bagdad, et ce jusqu'en juillet 2007. J'ai été contraint de quitter l'Irak, mon pays que je chéris, après avoir reçu une menace de mort parce que j'avais travaillé avec les forces américaines et à l'ambassade des États-Unis à Bagdad. Je suis allé en Syrie avec ma famille; nous y sommes restés plus d'un an et demi en attendant d'être réinstallés aux États-Unis.

En février 2009, ma femme, nos quatre enfants (trois garçons et une fille) et moi sommes arrivés aux États-Unis pour ouvrir un nouveau chapitre de notre vie. Tout ici était nouveau pour nous et nous avons eu du mal à nous habituer aux gestes les plus simples, prendre le bus ou le métro, par exemple, ou prendre rendez-vous chez le médecin. Comme je parle anglais, j'ai eu moins de mal que d'autres réfugiés irakiens à comprendre les Américains et à avoir des contacts avec eux. Je traduis pour ces réfugiés quand ils ont besoin de mes services. Ma famille et moi avons vécu des moments difficiles pendant notre phase d'adaptation; mais ce qui compte, c'est qu'on se sent en sécurité ici aux États-Unis.

En Amérique, nous avons reçu de l'aide de la part de l'International Rescue Committee (IRC), mais ce sont surtout des amis et des bénévoles qui nous ont été d'un grand secours parce qu'ils nous ont expliqué beaucoup de choses et qu'ils ont répondu à nos questions. Un bénévole de l'IRC, Andrew Masloski, nous a épaulés pendant les premiers jours qui ont suivi notre arrivée. Il est devenu un ami proche et, aujourd'hui encore, il nous vient en aide, à moi et à ma famille. C'est l'un des premiers Américains dont nous avons fait la connaissance à notre arrivée. Il nous a donné un tas de tuyaux, en nous expliquant par exemple comment trouver un médecin. Andy et quelques

## MASLOSKI (SUITE)



Avec l'aimable autorisation de Paul W. Gillespie [www.pwgphoto.com](http://www.pwgphoto.com)

(À gauche) Les fils de Yousuf (devant, de gauche à droite), Abdullah Yahya (5 ans), Haider Yahya (7 ans) et Ahmed Yahya (11 ans), et (à l'arrière, de gauche à droite), Mohammed Yousuf, sa fille Rahaf Yahya (2 ans) et son épouse, Susan Mohammed, devant leur domicile dans le Maryland.

(En haut) Yousuf et son épouse, Susan, montrent avec fierté la carte verte que vient de recevoir leur fille, Rahaf (absente sur la photo). Yousuf a bon espoir que ses enfants mèneront une existence heureuse aux États-Unis.

au contact de ceux auxquels j'étais censé fournir des informations.

J'ai fait la connaissance de Mohammed et de sa famille en mars 2009. Avant notre rencontre, l'IRC m'avait communiqué par courrier électronique le nom des membres de sa famille et leur adresse dans la banlieue de Washington. La première fois que nous nous sommes vus, nous avons simplement fait connaissance. Bien que je n'aie aucun lien avec leur famille, ils ont fait preuve d'une générosité extraordinaire à mon égard, ils m'ont offert du jus de fruit et des fruits. Après les présentations, ce fut mon tour de prendre la parole. J'avais déjà déterminé tout ce que Mohammed demanderait et ce dont il aurait besoin. Il lui faudrait un curriculum-vitae à l'américaine; il fallait qu'il pense à passer son permis de conduire; il faudrait qu'il sache chercher du travail sur Internet. Tout cela me semblait couler de source.

J'ai été pris de court quand l'une des premières questions de Mohammed a porté sur le moyen de localiser un chirurgien qui accepterait l'assurance maladie dont bénéficient les réfugiés à leur arrivée dans le Maryland. Mohammed avait fait la connaissance d'une Irakienne aux États-Unis, réinstallée dans la même banlieue que lui, qui avait reçu une balle dans le corps lorsqu'elle était encore en Irak. Il voulait que je le

### YOUSUF (SUITE)

amis nous ont aidés à emménager dans un nouvel appartement. Il m'a aussi montré comment rédiger un curriculum vitae. Quand j'ai la moindre question, je la pose à Andy et il m'aide à trouver la réponse. Parfois, je lui pose des questions pour d'autres réfugiés irakiens et, dans ces cas-là aussi, il m'apporte son concours.

Dans les premiers jours qui suivent leur réinstallation, les réfugiés ont besoin d'informations pour pouvoir s'intégrer dans leur nouvelle société. Andy et d'autres bénévoles nous aident à de nombreux égards, par exemple en nous montrant comment rédiger un C.V., chercher un emploi, trouver des magasins pas chers, bref, en nous rendant la vie plus facile. Des bénévoles et des amis sont venus en aide à ma famille et ils nous ont été d'un grand soutien moral.

Quand je suis arrivé aux États-Unis, je me voyais décrocher un bon travail et toucher un bon salaire pour subvenir aux besoins de ma famille. Mais bien que j'aie frappé à toutes les portes imaginables, je n'ai toujours pas trouvé d'emploi convenable. Le seul travail que j'ai trouvé, c'était un poste de bénévole pour aider des réfugiés irakiens et d'autres pays – autrement dit, un emploi non rémunéré. Pour le moment, le seul revenu dont dispose ma famille se résume aux bons d'alimentation et à une allocation en espèces du gouvernement.

Je croyais que l'IRC paierait notre loyer pendant trois ou quatre mois et qu'il nous fournirait une aide matérielle quelconque. Mais il n'a payé que le premier mois du loyer. Heureusement, des amis américains nous ont donné un coup de pouce. Avec leur aide, nous avons pu louer un appartement plus petit qui coûte moins cher. Sans leur aide, je ne serais pas en mesure de louer cet appartement.

Ni les autres réfugiés ni moi ne voulons être tributaires de l'assistance du gouvernement; nous voulons travailler pour avoir un revenu qui nous permette d'assurer un niveau de vie décent à notre famille. Un emploi convenable est la solution aux problèmes des réfugiés qui sont réinstallés. Même les réfugiés qui ne maîtrisent pas très bien l'anglais pourront améliorer leurs connaissances linguistiques s'ils sont en contact étroit avec des gens qui parlent anglais au travail.

L'Organisation internationale pour les migrations (OIM), le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) et le gouvernement des États-Unis ont aidé des milliers de réfugiés à s'installer aux États-Unis. Pour les réfugiés, ma famille y compris, la prochaine étape consiste à trouver un emploi convenable pour pouvoir

### MASLOSKI (SUITE)

conseille sur la manière d'aider sa compatriote.

J'ai vite compris que j'étais loin d'apprécier les angoisses, les craintes, les inquiétudes d'un réfugié qui arrive aux États-Unis pour la première fois. Certes, Mohammed se faisait du souci pour sa famille; il se demandait comment trouver du travail et subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Il avait envie de reprendre sa carrière de vétérinaire, qu'il avait dû abandonner après l'invasion de l'Irak par les États-Unis. Mais pour Mohammed, il était tout aussi important de venir en aide aux personnes dans le besoin que d'aider sa propre famille.

Indépendamment de sa générosité, de sa bonne volonté et de son désir de porter secours à autrui, sa capacité d'envisager l'avenir de manière positive ne cesse de m'émerveiller. Il a quitté un pays déchiré par la guerre et où sa vie était en danger, et, comble de malheur, il est arrivé aux États-Unis à un moment où beaucoup d'Américains ont du mal à trouver du travail à cause de la récession économique profonde qui sévit. Les ressources mises à la disposition des réfugiés ont été conçues dans l'idée que les réfugiés trouveraient un emploi et qu'ils seraient autonomes en l'espace de quelques mois. S'il n'est jamais facile de s'établir dans un nouveau pays, de trouver un emploi, de commencer à reconstruire sa vie, le processus se complique quand l'économie tourne au ralenti. Malgré tout, Mohammed demeure optimiste et déterminé à préparer un avenir meilleur pour lui et pour sa famille.

Quand j'ai commencé à faire du travail de terrain parmi des réfugiés qui venaient d'arriver aux États-Unis, je pensais qu'ils me diraient exactement ce dont ils auraient besoin et ma mission consisterait à leur fournir les renseignements ou l'assistance nécessaires. Je me disais qu'en l'espace de quelques mois ils seraient confortablement installés et qu'ils auraient une activité rémunérée. Je m'attendais aussi à ressentir un sentiment de satisfaction à l'idée d'avoir accompli un certain nombre de choses. En fait, ma relation avec Mohammed et sa famille continue même après plusieurs mois. On progresse doucement, mais sûrement, dans certains domaines de base, comme le fait d'aider Mohammed à trouver du travail. Mais ce que je ressens, c'est un sentiment de gratitude pour l'amitié qui s'est nouée entre Mohammed et moi ainsi qu'un profond sentiment d'admiration pour la ténacité et le courage d'individus comme Mohammed et sa famille. ■



**YOUSUF (SUITE)**

mieux s'intégrer à la société américaine. La plupart des réfugiés irakiens sont titulaires de diplômes universitaires, ils ont de l'expérience dans divers domaines et ils veulent mettre leurs compétences au service de la société. Les réfugiés, moi y compris, veulent être productifs et contribuer à la société, et j'espère que c'est ce qui va arriver.

J'ai du mal à trouver du travail, mais je crois qu'il y aura des débouchés pour mes enfants. L'enseignement ici aux États-Unis est excellent. L'un de mes enfants est en première année d'école primaire; il sait lire et écrire en anglais parce qu'il est dans une bonne école. Il a des enseignants formidables qui s'occupent bien de lui. Je crois que mes enfants vont recevoir une éducation de qualité et qu'ils auront une existence heureuse aux États-Unis. ■

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

**MASLOSKI (SUITE)**

***Note de la rédaction: pour plus d'informations sur l'U.S. Refugee Assistance program en Irak, consultez le site Internet de l'ambassade américaine <http://iraq.usembassy.gov/refugeeidpaffairs.html>***

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## Après les périls et les angoisses d'une odyssée de dix ans, une vie nouvelle s'ouvre pour un réfugié



Avec l'aimable autorisation de Mike Fender

Janvier Tuyishime, ici avec l'un de ses collègues, est employé en tant qu'auxiliaire médical à domicile par United Home Healthcare; il déclare que le fait d'avoir un emploi l'a aidé «à se refaire une vie aux États-Unis».

*Janvier Tuyishime s'est enfui de chez lui, au Rwanda, pour un périple qui l'a mené de l'Afrique de l'Ouest à la Belgique, puis aux États-Unis où il est arrivé en 2009. Il parle de ce voyage de dix ans, de l'existence de sans-abri qu'il a vécue, de ses quatre ans passés dans un camp de réfugiés et de sa nouvelle vie aux États-Unis.*

*La transcription ci-dessous combine des propos tenus par Janvier Tuyishime lors d'une interview et des extraits de ses messages électroniques.*

**Question:** Quand avez-vous quitté le Rwanda?

**Janvier:** Je suis parti du Rwanda en 1999.

**Q:** Pourquoi avez-vous quitté le Rwanda?

**Janvier:** Après le génocide de 1994, les extrémistes hutus se sont réfugiés en RDC [République démocratique du Congo]. En 1994, les génocidaires avaient détruit ma maison, mais je l'avais reconstruite. En 1999, les génocidaires hutus sont revenus au Rwanda pour tuer davantage de Tutsis. Ils sont venus chez moi, ils ont défoncé la porte, mais j'ai pris la fuite en sautant par une fenêtre pour ne pas me faire tuer. Je suis parti seul et j'ai fui jusqu'à Kigali. Je ne suis jamais revenu.

**Q:** Où êtes-vous allé?

**Janvier:** Je suis allé de Kigali au Togo, et de là en Belgique. Je suis resté au Togo pendant un an, chez des amis togolais qui m'ont caché. J'ai passé un mois en Belgique, dans un centre pour immigrants clandestins et réfugiés, et je me suis fait déporter.

**Q:** Comment avez-vous réagi quand vous avez été déporté?

**Janvier:** Oh, j'ai été très, très, très, très triste. Très triste. C'est difficile à décrire, ce genre de situation.

**Q:** Combien de temps êtes-vous resté au Togo et qu'est-ce qui vous est arrivé là?

**Janvier:** J'ai été au Togo 9 jours. Quand je suis arrivé, la gendarmerie m'a arrêté et mis en prison. On m'a dit que je n'étais pas un immigrant légal et j'ai passé 90 jours en prison.

J'ai été torturé et je devais dormir par terre, dans une cellule surpeuplée au point qu'il n'y avait pas assez de place pour s'allonger. Il y avait un tas de moustiques et quand il pleuvait, la pluie entraînait par la fenêtre. Je ne pouvais pas prendre de douche et il n'y avait pas de toilette, rien qu'un seau et pas de papier hygiénique. La situation était très mauvaise. Quelquefois, les gardiens me frappaient et j'avais attrapé une maladie de peau.

On avait très peu à manger, et une fois par jour seulement. J'étais très faible et la gendarmerie a déclaré qu'ils ne voulaient plus s'occuper de moi. On m'a menotté, mis dans une voiture et amené à la frontière entre le Togo et le Ghana. L'officier m'a donné un papier à signer, qui disait que si jamais je revenais au Togo, je serais arrêté et déporté, renvoyé au Rwanda. J'ai signé. On m'a enlevé les menottes et on m'a envoyé de l'autre côté de la frontière, au Ghana.

**Q:** Que s'est-il passé ensuite?

**Janvier:** [Je suis arrivé] au HCR [Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés] dans la capitale, Accra. Je n'avais nulle part où me loger et pas de travail. En mai 2002, le HCR m'a accepté au centre de transit d'Accra. En janvier 2005, j'ai été transféré au camp de réfugiés de Krisan, toujours au Ghana, et je suis resté là jusqu'en mars 2009.



Janvier Tuyishime a échappé à la violence ethnique dans son Rwanda natal, qu'il a fui en 1999 à l'âge de 33 ans. Il vit aujourd'hui à Indianapolis (Indiana).

Avec l'aimable autorisation de Mike Fender

**Q:** Quelles étaient les conditions de vie au camp de réfugiés?

**Janvier:** La vie était très difficile; il n'y avait pas d'installations. L'eau n'était pas potable et le sol était aussi très pauvre, ce qui fait que nous ne pouvions pas le cultiver. Et nous n'avions pas beaucoup à manger. Les rations alimentaires n'étaient pas suffisantes et nous avions très faim. Il y avait des infections et des maladies, un désespoir profond et le traumatisme était extrêmement dur. Les gens se faisaient mordre par des serpents et piquer par des scorpions, et il y avait beaucoup d'autres misères. J'avais perdu l'espoir. C'est une histoire aussi longue que difficile.

**Q:** Où vouliez-vous aller?

**Janvier:** J'aimais l'Amérique et c'est là que je voulais aller. L'Amérique est le pays des opportunités, le pays où on peut recommencer sa vie et être libre. C'est une très très grande nation et il y a un grand nombre de possibilités de revivre et de reconstruire. Les gens sont très bons, généreux et accueillants. Je savais cela et j'aimais l'Amérique.

**Q:** Comment s'est déroulé le processus qui vous a amené aux États-Unis?

**Janvier:** J'ai eu la chance de rencontrer des Américains à l'ambassade des États-Unis à Accra et le HCR leur a donné mon dossier, soit en 2007 soit en 2008. Pendant deux ans, il y a eu des entrevues, une visite médicale et

une orientation, et après cela le départ. Le personnel de l'ambassade a été vraiment très bien et m'a beaucoup soutenu.

**Q:** Quels étaient vos sentiments le jour de votre départ pour l'Amérique?

**Janvier:** Je me suis senti sauvé. J'étais très, très heureux.

**Q:** Où êtes-vous arrivé? Qui vous a rencontré à l'aéroport?

**Janvier:** Je suis arrivé à Indianapolis. Des gens de l'organisation locale qui me parrainait, Exodus Immigration, m'attendaient à l'aéroport, des gens très bien, très gentils.

**Q:** Quel est votre premier souvenir de la vie aux États-Unis?

**Janvier:** C'était l'euphorie. Je me sentais très, très heureux d'être là. Le bonheur total.

**Q:** Qu'avez-vous fait après l'aéroport?

**Janvier:** Ils m'ont amené à mon nouveau logement et m'ont montré ma maison, et puis ils m'ont emmené tout de suite faire des courses pour acheter à manger.

**Q:** Quels sentiments avez-vous éprouvés ce premier jour dans votre maison?

**Janvier:** J'avais l'impression d'être au paradis.

**Q:** Est-ce que vous parliez l'anglais avant de venir aux États-Unis? Est-ce que vous aviez un interprète d'Exodus?

**Janvier:** Je ne parlais pas beaucoup l'anglais. Il y avait quelqu'un qui connaissait le français mais qui parlait un anglais simple et nous nous efforcions de nous comprendre. Il faisait l'effort de me parler et je faisais l'effort de deviner ce qu'il disait; il n'était pas difficile à comprendre. Et puis immédiatement, Exodus m'a fait suivre des cours d'anglais. Les professeurs étaient expérimentés, actifs; c'étaient des bons enseignants.

**Q:** Est-ce qu'Exodus vous a aidé à trouver un emploi?

**Janvier:** Oui, en l'espace d'un mois, j'étais au travail, en tant que jardinier paysagiste pour une entreprise.

**Q:** Quelles sont certaines des difficultés auxquelles vous vous êtes heurté?

**Janvier:** Uniquement des difficultés de langue. Le peu d'anglais que j'avais appris en Afrique est très différent de l'anglais américain. J'avais des problèmes d'accent et de prononciation. Il y avait des gens qui parlaient très vite et qui n'étaient pas faciles à suivre. Mais je n'ai eu aucun problème avec la culture, parce que je suis très flexible.

**Q:** Comment trouvez-vous votre vie actuelle, par comparaison au moment où vous êtes arrivé?

**Janvier:** La différence, c'est que j'acquies maintenant une certaine maturité. À mon arrivée en Amérique, j'étais nouveau et c'est maintenant seulement que j'ai le sentiment d'avoir refait ma vie. J'étais quelqu'un quand je suis arrivé en Amérique, mais j'ai plus conscience d'être quelqu'un aujourd'hui. Je sens que je suis un élément actif de la nation. J'éprouve un sentiment de fraternité avec les gens. Je me sens chez moi.

**Q:** Selon vous, pourquoi avez-vous opéré cette transition et pourquoi avez-vous le sentiment de faire partie de l'Amérique?

**Janvier:** Les gens m'ont accueilli, m'ont aidé et j'ai pu me construire une vie sociale. Les Américains m'ont intégré dans la société américaine. J'ai rencontré des gens très bons qui m'ont aidé. J'ai pu trouver un emploi et obtenir mon certificat d'agent de soins de santé à domicile grâce à mes connaissances et grâce aux gens qui m'ont aidé. Je suis très, très heureux.

**Q:** Qui sont les gens qui vous ont aidé? Comment vous ont-ils accueilli et qu'ont-ils fait pour que vous vous sentiez chez vous?

**Janvier:** Ce sont des gens d'Exodus et des gens que j'ai rencontrés à l'église. Il y a des gens qui m'ont invité à dîner chez eux, et pour Noël et Thanksgiving. Il y a des gens qui m'ont invité à des sorties en groupe et à découvrir la campagne de l'Indiana. Il y en a qui m'ont invité à des activités organisées par l'église. Il y a des gens qui m'ont rendu visite chez moi, qui m'ont téléphoné pour bavarder, qui m'ont envoyé des courriels, qui m'ont fait des cadeaux. Ils m'ont aidé à trouver un emploi. Ils m'ont aidé à refaire ma vie. Les gens d'Exodus m'ont emmené à des visites médicales, à des entrevues d'emploi et à l'auto-école.

**Q:** Que pensez-vous de votre vie à Indianapolis?

**Janvier:** Je l'aime beaucoup. C'est très agréable. Je suis très heureux. J'aime l'énergie américaine. J'aime les gens et j'aime la culture. J'aime tout en Amérique.

**Q:** Que faites-vous comme métier?

**Janvier:** Je suis maintenant aide de soins de santé à domicile. Je travaille chez United Home Healthcare. J'aide les patients. J'aime beaucoup ce que je fais. J'ai un certificat d'aide-infirmier et un certificat d'aide de soins de santé à domicile. Le personnel de United Home Healthcare est très gentil. Ce sont vraiment des humanitaires. Quand j'ai fait ma demande d'emploi, pendant l'entrevue sur ma vie et vu le fait que je suis nouvellement arrivé aux États-Unis, ils se sont inquiétés pour moi. Ils voulaient que je commence à travailler très vite pour refaire ma vie aux États-Unis. Et ils ont été très satisfaits de la qualité de mon travail et des services que je fournis aux clients. En raison de la qualité de mon travail, le personnel m'a soutenu et j'ai réussi à un examen, celui d'aide de soins de santé à domicile. J'ai maintenant deux certificats : celui-là, qui est délivré par les Services de santé de l'État de l'Indiana, et mon certificat d'aide-infirmier. Les membres du personnel m'apportent un grand appui.

Ils continuent à m'aider à progresser. Ils ont fait en sorte que j'aurai la nouvelle période de travail, où je pourrai faire plus d'heures de travail et gagner davantage. Je ferai 12 heures par jour, 60 heures par semaine! Ce sera parfait quand je commencerai. Ça me plaît.

**Q:** Vous vous considérez comme un Américain ou comme un Rwandais?

**Janvier:** Je me considère davantage comme un Américain. Je veux rester pour toujours en Amérique. ■

**Pour écouter des extraits de l'interview de Janvier Tuyishime [en anglais], consultez:**

<http://www.america.gov/refugees.html>

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## L'aide à la réinstallation des réfugiés aux États-Unis



©AP Images/Dave Weaver

Dans l'État du Nebraska, une femme donne un cours particulier d'anglais à un jeune réfugié soudanais. La guerre civile entre le Nord et le Sud du Soudan a provoqué l'exode de millions de personnes.



©AP Images/Mary Ann Chastain

Une bénévole sert une réfugiée bantoue somalienne lors d'un repas de Noël en Caroline du Sud. Les bénévoles organisent divers événements culturels afin d'initier les réfugiés à des plats inconnus et à des coutumes nouvelles et de les aider à s'intégrer à leur communauté d'accueil. Les réfugiés, en retour, parlent de leur culture et de leurs expériences vécues à leurs nouveaux amis.

*À leur arrivée aux États-Unis, les réfugiés reçoivent l'aide de diverses organisations de réinstallation, d'associations de parrainage, de bénévoles et de voisins. Cette assistance leur permet de s'accoutumer à leur environnement et de refaire leur vie. Cette galerie d'images présente diverses formes d'aide dont bénéficient les réfugiés aux États-Unis ainsi que des scènes d'intégration et de réussite.*



© AP Photo/The Indianapolis Star, Robert Scheer

Un voisin explique à une réfugiée bantoue somalienne fraîchement débarquée le maniement d'un robinet d'évier. La plupart des réfugiés bantous étaient des cultivateurs ruraux qui ont fui la Somalie vers des camps situés au Kenya. Pour beaucoup d'entre eux, l'utilisation d'appareils ménagers modernes constitue un changement marqué par rapport à leur existence antérieure.



© AP Photo/Darron Cummings

Dans l'État de l'Indiana, des réfugiés birmanes se rassemblent pour une réunion avec une responsable d'Exodus Refugee Immigration, une organisation de réinstallation, qui leur explique comment remplir certains formulaires et comment s'adapter à leur nouvelle vie.



©AP Images/The Gazette, Laurie Matanich

Une bénévole accompagne une réfugiée afghane au supermarché et la conseille sur les produits à acheter. Les réfugiés afghans ont commencé à arriver aux États-Unis après l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques en 1979.



© AP Photo/Charles Rex Arbogast

À Fort Dix (New Jersey), un réfugié du Kosovo aide d'autres compatriotes à surfer sur l'Internet pour trouver des sites relatifs aux réfugiés. En 1999, environ 4.000 réfugiés du Kosovo ont été hébergés temporairement à Fort Dix en attendant de se disperser dans diverses régions des États-Unis.



© AP Photo/Steven Senne

Un réfugié de Birmanie bavarde avec ses parents adoptifs dans leur logement du Massachusetts. Beaucoup de réfugiés birmans sont des membres de l'ethnie minoritaire Karen qui ont fui devant la junte militaire. Certains ont passé de longues années dans des camps de réfugiés en Thaïlande avant d'arriver aux États-Unis.



© AP Photo/Keith Srakocic

Un agent du Secours catholique américain montre à deux réfugiés le maniement des appareils de salle de bain de leur nouvel appartement. Cette famille a quitté le Bhoutan pour le Népal avant de se réinstaller finalement en Pennsylvanie. En 2008, les États-Unis ont offert l'asile à 60 000 réfugiés du Bhoutan et ont commencé à les accueillir la même année.



© AP Photo/The Baltimore Examiner, Kristine Buls

Un photographe de *National Geographic* anime un atelier à un camp de photographie dans l'État du Maryland. Les élèves sont des réfugiés turcs meskhètes qui s'intéressent à la photographie et participent au Projet pour jeunes réfugiés organisé par le Baltimore City Community College.



©AP Images/The Free Lance-Star, Reza A. Marvashti

À Fredericksburg (Virginie), une femme aide les réfugiés de la région à s'occuper d'une foule de tâches, par exemple à prendre un rendez-vous chez le médecin et à trouver un logement. Ici, elle aide un réfugié du Liberia à remplir un formulaire de permis de conduire. Des milliers de réfugiés libériens ont fui la guerre civile de quatorze ans pour se réinstaller aux États-Unis.



©AP Images/Paul Sancya

Un parrain de réfugiés et un examinateur de dossiers rencontrent une famille de réfugiés irakiens. Ils lui expliquent les formulaires à remplir pour recevoir des soins médicaux et obtenir des permis de travail.



## Récits personnels

# Leçon d'anglais et de vie pour un réfugié bhoutanais et ses camarades de classe en sortie scolaire



Avec l'aimable autorisation de Max Bittie

À l'occasion d'une sortie scolaire destinée à leur faire découvrir la ville de Concord, dans le New Hampshire, Kapil Dhungel, réfugié bhoutanais, se déplace en trolley avec ses camarades de classe inscrits à un cours d'anglais pour élèves étrangers.

### KAPIL DHUNGEL

Le 29 juillet 2009, exactement un mois et sept jours après mon arrivée aux États-Unis en provenance d'un camp de réfugiés bhoutanais au Népal, je suivais des cours d'anglais et découvrais mon nouvel environnement. J'étais inscrit dans la classe de Johanna Young pour apprenants étrangers (ceux dont la langue maternelle n'était pas l'anglais), organisée grâce à la générosité de l'association Lutheran Social Services. Mme Young nous dispensait, à moi et à d'autres réfugiés bhoutanais, un enseignement à caractère pratique. Elle nous a appris à prononcer l'anglais et à écrire dans cette langue. Mais en marge des cours, elle organisait aussi des sorties scolaires passionnantes. Quand je suis arrivé à Concord, dans le New Hampshire, tout était nouveau pour moi et j'ai eu du mal à m'adapter. Mes cours d'anglais et les sorties scolaires m'ont familiarisé avec mon nouveau chez-moi.

Nous avons appris beaucoup de choses lors de ces sorties. Au Népal, par exemple, le code de la route est très différent de ce qu'il est ici. Au Bhoutan, le conducteur occupe la place de droite et roule à gauche, mais c'est le



Avec l'aimable autorisation de Max Bittie

Alors qu'elle faisait des études de troisième cycle, Johanna Young a ressenti le besoin de venir en aide aux réfugiés. Aujourd'hui, elle enseigne l'anglais à des réfugiés qui viennent d'être réinstallés aux États-Unis.

### JOHANNA YOUNG

C'est une belle journée d'été. J'emmène mes élèves, qui sont une bonne vingtaine à suivre mon cours d'anglais pour apprenants étrangers, faire une sortie dans la ville de Concord, au New Hampshire. Crayon et papier en poche, ces adultes – des réfugiés âgés de 20 à 75 ans environ – sont à la recherche des points de repère inscrits sur leur feuille de vocabulaire.

Cette sortie ne vise pas simplement à leur faire visiter la ville: je veux surtout leur apprendre à jouer au baseball. Mes élèves, principalement des Bhoutanais qui ont passé au moins dix-sept ans dans des camps de réfugiés au Népal avant d'arriver aux États-Unis, et quelques réfugiés de pays africains, se prêtent au jeu. Ceci dit, la plupart des femmes laissent les hommes manier la batte à leur place. Nous avons préalablement appris quelques mots de vocabulaire: «hot-dog», «home run», «attraper» et «lancer». J'explique les règles de base, mais rapidement le match de baseball a des accents bhoutanais. Quelques élèves ont de vagues notions sur le cricket, mais pas le baseball. Heureusement que j'ai apporté une balle et une batte en mousse parce que mes élèves visent le frappeur

## DHUNGEL (SUITE)



Mme Young (au centre) avec les élèves de son cours d'anglais.

Avec l'aimable autorisation de Max Bittle

contraire aux États-Unis. Au Bhoutan, il n'y a pas besoin d'appuyer sur un bouton pour traverser la rue ; il suffit d'emprunter un passage pour piétons, de s'assurer que la voie est libre et de traverser. Lors d'une sortie scolaire, nous nous sommes promenés dans la ville et nous avons appris à traverser les rues en appuyant sur le bouton pour piétons et à attendre la phase piétonne du cycle des feux de circulation.

Tout en nous promenant, mes camarades et moi, vingt-deux en tout, avons observé l'environnement et discuté nos observations. Notre professeur nous a demandé de lire un mot nouveau pour nous, de l'écrire et de noter l'endroit où on l'avait vu. Quelques minutes plus tard, nous sommes arrivés à un restaurant où nous avons acheté de la pizza. Nous avons découvert de nouvelles choses et de nouveaux aliments. À quelques pas seulement du restaurant, nous avons vu un magasin d'alimentation qui s'appelait « Food Basket » et nous avons appris que ce terme désignait plus qu'un simple panier à provisions.

Après cette petite leçon de choses et quelques pas plus loin, nous sommes arrivés au Washington Street Café. Cet établissement ressemblait aux petits salons de thé qu'on trouve au Bhoutan. En continuant notre promenade, nous avons atteint la faculté de droit Franklin Pierce. Nous avons demandé à notre professeur ce qu'on y enseignait. Elle nous a expliqué qu'on s'y inscrivait pour devenir avocat et que nos enfants pourraient y faire leurs études un jour.

Il y avait une fontaine devant le bâtiment. On se serait cru dans un jardin public et j'ai demandé au

*Suite page 35*

## YOUNG (SUITE)

pour tenter de l'éliminer. Ceux qui décident de passer leur tour rient gentiment aux dépens de leurs camarades qui font face au lanceur. Sur le chemin du retour, nous passons devant un groupe de gens qui font un pique-nique à la faculté de droit Franklin Pierce. C'est un moment propice à l'apprentissage ; maintenant, je peux leur montrer des hot-dogs qui rôtissent sur le grill. L'un des préposés à leur cuisson nous salue et tous les élèves lui disent bonjour à leur tour.

Non seulement elles leur fournissent l'occasion d'apprendre du vocabulaire et de découvrir leur environnement, mais les sorties scolaires permettent à mes élèves de se détendre, de s'amuser, de poser des questions et de voir ce que les gens cultivent dans leur jardin, pour prendre un exemple banal. Une de nos leçons est consacrée à la flore et à la faune. « Des jonquilles ! » s'exclame une élève en désignant une fleur du doigt lors d'une visite à White Park. « Tout à fait ! » lui dis-je. « North State Street », dit un autre qui déchiffre le panneau d'une rue. Ils ont les yeux grand ouverts et ils absorbent tout ce qu'ils peuvent. En 2005, lors de la manifestation organisée à Manchester (Connecticut) par l'association Lutheran Social Services (LSS) à l'occasion de la Journée mondiale des réfugiés, un réfugié somalien bantou a fait cette observation : « Nous sommes comme des enfants, qui ont tout à apprendre. »

Bien que mes élèves ne soient pas des enfants, beaucoup de choses sont toutes nouvelles pour eux. Je suis leur guide et, quand je les observe alors qu'ils explorent leur environnement, je commence à ressentir ce qui est important et précieux pour eux et à mieux comprendre ce qui les met à l'aise.

J'enseigne à de nouveaux Américains – des réfugiés pris en charge par LSS – depuis 2005. Mais l'intérêt que je porte au sort des réfugiés et à leur réinstallation remonte à plus loin. C'est vers le milieu des années 1980 que j'ai appris la définition officielle d'un réfugié quand je suivais un cours d'histoire de l'immigration aux États-Unis. C'était en 1984 et je préparais ma maîtrise d'enseignement de l'anglais à des apprenants étrangers, à la Central Connecticut University. Dans les années qui suivirent, des bribes de la définition juridique restèrent gravées dans mon esprit : les réfugiés fuient leur pays d'origine parce qu'ils sont persécutés ou qu'ils ont une crainte bien fondée de l'être.

Quand je faisais mes études de troisième cycle, j'ai enseigné un cours d'anglais pour étrangers et plusieurs de mes élèves étaient des réfugiés, de jeunes villageois hmong



Avec l'aimable autorisation de Max Bittie



Avec l'aimable autorisation de Max Bittie



Avec l'aimable autorisation de Max Bittie

## YOUNG (SUITE)

issus de familles de cultivateurs semi-nomades des montagnes du Laos. Avec la victoire des forces communistes du Pathet Lao qui avaient remporté la guerre civile au Laos, leur vie était en danger. Contraints de fuir, ils avaient franchi le Mékong pour gagner la Thaïlande, où ils avaient vécu dans des camps de réfugiés avant d'être réinstallés aux États-Unis par des églises qui les parrainaient.

Mon professeur d'histoire demandait à tous ses étudiants d'effectuer une recherche documentaire fondée sur des sources primaires et qui se rapporte à un groupe d'immigrants ou de réfugiés présents dans l'État du Connecticut. Je ressentais le besoin de mieux comprendre la situation des réfugiés laotiens, en particulier compte tenu de l'intervention de mon pays au Vietnam et au Laos. Il n'est donc pas surprenant que je me sois tournée vers mes élèves et leur famille quand j'ai dû choisir mes sources primaires. Je les ai interviewés et j'ai enregistré les récits poignants de leur exode.

Il s'écoulerait des années avant que je n'aie de nouveau l'occasion d'avoir un contact professionnel avec des réfugiés, mais je n'ai jamais oublié ces récits de fuite et de survie. J'ai continué de suivre l'actualité concernant le peuple hmong et d'autres groupes de réfugiés et de lire leurs récits. Dans l'intervalle, je me suis établie à Manhattan, j'ai obtenu ma maîtrise en théologie au Union Theological Seminary et j'ai ensuite déménagé; je me suis installée dans le New Jersey et j'ai travaillé pour le diocèse épiscopalien de Newark.

En 2005, parce que nous voulions quitter la ville pour la campagne, mon mari et moi nous sommes établis à Concord, dans le New Hampshire. Avant notre arrivée, ma sœur, qui est journaliste, m'avait envoyé une série d'articles sur des groupes de réfugiés réinstallés dans le New Hampshire par l'association Lutheran Social Services. Titulaire d'une maîtrise d'enseignement de l'anglais langue étrangère et préoccupée par le sort des réfugiés, j'ai posé ma candidature à un poste de professeur

(En haut à gauche) Lors de la sortie éducative, Johanna Young (au centre) indique des sites intéressants autour de la ville pour apprendre à ses étudiants des mots anglais nouveaux et les familiariser avec leur nouvelle ville.

(Au centre à gauche) Johanna Young enseigne aussi la culture américaine à sa classe. Ici, les étudiants apprennent comment jouer au base-ball.

(En bas à gauche) Johanna Young (à gauche) et Dhungel (à droite) discutent des événements de la journée. Pour Dhungel et les autres étudiants, « nos sorties sont devenues une source d'enseignement et nous ont aidés à mieux connaître notre nouvel environnement ».

### DHUNGEL (SUITE)

professeur de nous donner des détails, ce qu'elle a fait. Il y avait aussi un étang magnifique, où nous avons trouvé des canards sauvages qui formaient un groupe imposant. Ils se déplaçaient sans crainte sur l'étang. Notre professeur nous a dit qu'il n'y avait que des femelles! Les canards ont été domestiqués parce que les gens leur ont donné des croûtes de pain. Les canards m'ont rappelé le Bhoutan parce que nous avons nous aussi des canards sauvages comme ça.

Le jour de cette sortie, j'ai rencontré deux Américains. Ils m'ont demandé: «Où est-ce qu'ils vont, tous ces gens-là?» Je leur ai répondu qu'on venait d'arriver aux États-Unis et qu'on effectuait une sortie scolaire avec notre professeur d'anglais. Un autre homme m'a demandé d'où je venais et je lui ai dit: «du Bhoutan». Il m'a demandé si je me plaisais ici. Je lui ai dit, «Oui, énormément.» Je ne connaissais pas ces personnes, mais elles avaient l'air très sympathique et gentil.

Tous les élèves étaient très enthousiastes et ravis de se familiariser avec les divers sites qu'on découvrait pendant la sortie scolaire. Un de mes amis a dit au professeur que les sorties de ce type étaient très utiles



Kapil Dhungel.

Avec l'aimable autorisation de Max Bittler

### YOUNG (SUITE)

pour cette association. J'ai été embauchée et j'ai commencé à donner des cours pour adultes en mars 2005.

Depuis, j'ai enseigné à beaucoup de réfugiés de nombreux pays, dont le Liberia, la Somalie, la république démocratique du Congo, le Burundi, l'Irak, l'Afghanistan et la Croatie. Les élèves que j'ai en ce moment viennent principalement du Bhoutan. Pour le moment, j'en ai 30, mais il m'est arrivé d'en avoir 75. Certains sont des débutants en anglais, d'autres ont un niveau intermédiaire et d'autres ont fait des études universitaires.

Dans tous mes cours, j'ai constaté que la meilleure façon d'apprendre une langue, c'est de la vivre et de la mettre en pratique, de s'immerger dans son nouvel environnement, de se faire des amis et de s'intégrer à un nouveau milieu. Je fais sortir mes élèves de la salle de la classe pour qu'ils mettent en pratique ce que je leur enseigne en cours. Organiser des sorties scolaires était une partie importante de mon travail. Nous avons visité un parc pour que mes élèves apprennent à jouer au baseball et le siège de l'Assemblée de l'État pour une leçon d'instruction civique. Mes élèves et moi avons aussi profité de nos sorties pour faire du lèche-vitrines dans le centre de Concord, ponctué d'arrêts dans de nombreux endroits, dont la station de radio publique, le supermarché, la librairie, un marché en plein air, la gare routière et le musée du New Hampshire. Lors d'une de nos sorties dans un parc, j'ai demandé à mes élèves si l'un d'entre eux voulait bien prendre des notes et des photos pour que nous puissions rédiger un compte rendu plus tard. Un élève de niveau intermédiaire, Kapil Dhungel, s'est porté volontaire pour le rôle de reporter. Un de ses camarades a proposé ses services comme photographe. Les sorties aident les élèves à apprendre l'anglais et à mieux s'intégrer dans leur nouveau pays.

Aider les élèves à se sentir chez eux dans un nouveau cadre de vie a été une expérience enrichissante. Quand ils arrivent, ils sont souvent un peu déboussolés parce qu'ils ont été déracinés plus d'une fois. Au début, ils sont désorientés, tant qu'ils n'ont pas appris à connaître leurs voisins, leurs camarades de classe et leurs nouveaux environnements – et tant que des Américains de plus longue date n'ont pas eu l'occasion d'apprendre à les connaître. Au fil du temps, la plupart des réfugiés commencent à se sentir à l'aise. Lors de nos sorties, ils voient parfois quelque chose qui leur rappelle leur vie antérieure. Ainsi récemment, alors qu'on était dans un centre commercial, les élèves bhoutanais se sont arrêtés, le

### DHUNGEL (SUITE)

parce qu'elles nous aidaient à mieux connaître la ville. Il a localisé, par exemple, des maisons à louer et divers types de magasins et de restaurants : ce sont des renseignements très importants pour nous. Moi aussi, je trouve ces sorties très importantes. La plupart des élèves aiment bien les sorties scolaires et ils en ont une opinion très positive.

Nos sorties scolaires sont devenues une source d'enseignement et elles nous ont aidés à nous familiariser avec notre nouveau pays. ■

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

### YOUNG (SUITE)

sourire aux lèvres, devant la vitrine d'une crèmerie où était exposée la reproduction d'une vache grandeur nature. Beaucoup d'entre eux étaient des agriculteurs au Bhoutan et c'est avec émotion qu'ils se souviennent de leurs animaux d'élevage. Beaucoup sont hindous, et la vache est pour eux un animal sacré. L'été dernier, dans un parc local, une élève a trouvé le type d'herbe dont elle se servait pour préparer des infusions médicinales dans le camp de réfugiés au Népal. Dans un magasin de vêtements, un Bhoutanais a attiré notre attention sur un tissu dont on fait des saris dans son pays. Des habitants s'arrêtaient à notre passage pour nous saluer, sourire et poser des questions sur ces nouveaux Américains. Le fait de découvrir certains aspects de leur nouvelle ville qui leur rappellent leur pays d'origine et de rencontrer des Américains facilite l'adaptation des élèves.

Ce n'est pas le fait de maîtriser des compétences pratiques, par exemple savoir où recevoir des services, remplir des formulaires, etc., qui aide les réfugiés avec lesquels je travaille à se sentir bien dans leur peau. Ce qui compte davantage pour qu'ils s'épanouissent, malgré le deuil qu'ils ressentent et le mal du pays qu'ils ont quitté, ce sont les liens qu'ils tissent dans leur nouvel environnement et avec d'autres membres de leur nouvelle communauté américaine. Ce que je peux faire pour eux, aussi minime soit-il, est un plus non seulement pour eux, mais pour moi. Mes nouveaux amis américains m'aident à me rebrancher à mon propre monde et à le voir à travers un prisme nouveau. ■

---

*Les opinions exprimées dans le présent article ne représentent pas nécessairement les vues ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

## Une ancienne réfugiée s'emploie à améliorer la politique américaine sur la protection des réfugiés



Avec l'aimable autorisation de Ken White

Avec son doctorat en anthropologie appliquée, Hoa Tran mène des activités professionnelles en rapport avec les réfugiés et l'immigration depuis vingt ans. Depuis 2004, elle est fonctionnaire au département d'État des États-Unis et travaille dans le domaine de la politique sur les réfugiés.

*Hoa Tran est partie du Vietnam toute jeune en 1975 et s'est réinstallée aux États-Unis. Elle est aujourd'hui spécialiste de la politique sur les réfugiés au Bureau de la population, des réfugiés et des migrations du département d'État.*

**Question :** Quand êtes-vous arrivée aux États-Unis ?

**Hoa :** Je suis arrivée en novembre 1975 à Atlanta, en Géorgie, neuf mois après notre départ du Vietnam. C'est là que toute ma famille s'est réinstallée. J'avais sept ans à l'époque.

**Q :** Et vous êtes venue avec toute votre famille ?

**Hoa :** Oui, à l'exception de ma sœur aînée et de mon frère aîné, qui sont restés au Vietnam avec mes grands-parents. Mes grands-parents approchaient des 90 ans à l'époque et ils ont déclaré essentiellement qu'ils préféreraient mourir

dans leur pays plutôt que d'entreprendre ce long périple avec nous.

**Q :** Décrivez votre voyage à partir du Vietnam.

**Hoa :** Une chose dont je me souviens, c'est à quel point il a été chaotique. Il nous a fallu plusieurs mois pour arriver aux États-Unis. Nous avons quitté notre ville natale, Quy Nhon, en février de 1975 et nous sommes arrivés le mois suivant à une base de la marine américaine dans la baie de Cam Ranh. Nous avons quitté Phu Quoc en avril et puis nous avons passé un certain temps dans des camps de réfugiés dans des bases de l'armée de l'air américaine et dans des bases militaires à Guam et à l'île Wake avant d'arriver aux États-Unis. À l'époque, la politique américaine consistait à répartir les réfugiés vietnamiens dans tous les États des États-Unis, pour éviter de

surcharger certains d'entre eux par un afflux massif. Il y avait quatre centres de traitement des cas de réfugiés et nous, nous avons été envoyés à Fort Chaffee, dans l'Arkansas, en août 1975. De là, nous avons été réinstallés à Atlanta.

**Q:** Quand vous êtes arrivés aux États-Unis, qui vous a aidés à trouver un appartement, à vous orienter dans la ville, ce genre de choses ?

**Hoa:** Nous étions parrainés par la Première Église presbytérienne d'Atlanta, alors ils se sont occupés de nous au début ; ils nous ont aidés à trouver un logement, à trouver du travail et, pour mon frère, ma sœur et moi, à nous inscrire à l'école.

**Q:** Quand avez-vous commencé à considérer que les États-Unis étaient votre nouveau pays, ou est-ce que vous avez toujours le sentiment d'être ici en visite ?

**Hoa:** Il y a des deux ; les enfants sont très francs dans leurs façons d'exprimer leurs sentiments et je me faisais constamment harceler par les autres à l'école. J'ai aussi mon caractère, ce qui fait que je me rebiffais. J'avais constamment des ennuis à l'école élémentaire. Ils ont fini par établir un programme d'enseignement de l'anglais en tant que langue étrangère, et j'ai suivi ces cours avec mon frère, ma sœur et des enfants venus d'ailleurs. Nous avons pu apprendre l'anglais plus systématiquement, ce qui nous a permis d'établir des relations entre nous, et cela nous a aidés à nous intégrer dans le programme scolaire normal.

**Q:** Est-ce que vous avez eu du mal à vous adapter à une nouvelle culture ?

**Hoa:** J'étais d'un naturel très curieux, ce qui fait que j'explorais toujours et que je me fourrais dans toutes sortes de guêpiers. J'abordais les problèmes de front. J'étais aussi très joueuse et je faisais toutes sortes de choses que l'on fait quand on est petit et cela m'a valu pas mal d'ennuis. Les problèmes que mon frère et ma sœur plus âgés et mes parents ont connus ont, bien sûr, eu des répercussions sur la famille. Je me rappelle que mon père est tombé très malade, quelques années après notre arrivée aux États-Unis, et nous ne connaissions pas le système de santé et nous ne savions pas quoi faire. Il a lutté avec le cancer et il a fini par en mourir. Les choses ont été très, très difficiles pour nous pendant toute cette période.

**Q:** Qui sont les gens qui vous ont aidés, vous et votre famille ?

**Hoa:** Mon professeur d'anglais langue étrangère nous a beaucoup, beaucoup aidés. Elle était super gentille et compréhensive. Je me souviens, quand elle s'est mariée et qu'elle est partie d'Atlanta, j'ai été très triste. Les gens de l'Église presbytérienne ont aussi été gentils et attentifs à nos besoins.

**Q:** Comment faites-vous la part des gens qui vous ont aidés et de ceux qui se sont montrés moins compréhensifs ?

**Hoa:** On grandit, dans la vie, au contact de gens qui ont différents points de vue sur la vie et par des interactions avec des gens de différentes régions du monde. Ma réaction a été de faire confiance aux gens qui aident, de savoir quand demander de l'aide, et de savoir aussi que l'on ne peut pas toujours se battre.

**Q:** Y a-t-il eu des gens qui vous ont mis à l'aise, vous et votre famille, à Atlanta, qui vous ont donné le sentiment d'être chez vous ?

**Hoa:** C'est très intéressant, mais je ne me rappelle pas que nous ayons jamais été invités à dîner chez qui que ce soit. Mais les gens qui ont aidé le plus étaient les membres de l'Église. Nous les voyions régulièrement le dimanche, et ils venaient chez nous nous rendre visite... et s'assurer que nous avions ce dont nous avons besoin. Nous leur en sommes très reconnaissants. Ils nous ont aussi aidés à trouver du travail. Mon père et ma mère ont dû faire des métiers manuels, inférieurs à ce qu'ils faisaient avant au Vietnam. Ma mère avait sa propre entreprise et mon père travaillait pour le gouvernement vietnamien et le gouvernement américain, ce qui est en partie pourquoi nous avons eu la chance d'être évacués très tôt.

**Q:** Quand vous et votre famille êtes-vous devenus citoyens américains ?

**Hoa:** À différents moments. Pour moi, c'était en 1991.

**Q:** Quels ont été vos sentiments à ce moment ?

**Hoa:** Quand nous sommes allés au Palais de justice d'Atlanta pour ma prestation de serment, on nous a donné à tous un petit drapeau américain, que tout le monde a agité. C'était super d'être dans cette salle ; il y avait des gens d'un peu partout, même des gens qui parlaient à peine l'anglais, des gens de 70 ou 80 ans. C'était vraiment bien. Je me rappelle que mon père avait été très actif dans la lutte au Vietnam, et qu'on nous a aidés à évacuer. Et



Des Sud-Vietnamiens, à Da Nang, après la chute de Saïgon en 1975, s'efforçant dans la cohue de monter à bord d'un navire qui les évacuerait vers la baie de Cam Ranh. C'est ce qu'ont fait Hoa Tran et sa famille avant leur réinstallation à Atlanta (Géorgie).

© AP Photo

d'arriver en lieu sûr, et de parvenir au point où je suis maintenant, officiellement, citoyenne américaine, c'est vraiment bien.

**Q:** En grandissant, est-ce que vous vous considérez comme américaine?

**Hoa:** Je ne crois pas que je me sois jamais considérée, en moi-même, comme une Américaine, parce que d'abord, il n'y a pas une identité américaine unique, ou deux, de même qu'il n'y a pas une seule identité vietnamienne. J'ai travaillé avec un tas de Vietnamiens-Américains et d'autres groupes ethniques et d'autres groupes de réfugiés et d'immigrants, et c'est très difficile de... définir qui vous êtes, étant donné que vous changez, vous et tout votre environnement, au fil du temps.

**Q:** Dans le contexte dans lequel vous vivez aujourd'hui, comment vous considérez-vous? Comme une Vietnamienn-Américaine, une Vietnamienn, autre chose?

**Hoa:** Je dirais, bon, comme une Vietnamienn-Américaine.

**Q:** Pourquoi avez-vous décidé de travailler pour le département d'État?

**Hoa:** Quand j'étais au lycée, j'ai fait du travail bénévole pour un foyer d'accueil pour sans-abri, où je me suis occupée d'enfants. Dans mon lycée aussi, il y avait un programme spécialisé axé sur les communications, ce qui fait que je me suis intéressée à la photographie documentaire. Après mes études secondaires, j'ai fait du

travail avec les réfugiés au moment de l'adoption de la loi de 1988 sur l'accueil des Amérasiens, et j'ai commencé à travailler avec des réfugiés qui avaient été autorisés à s'installer aux États-Unis. J'ai travaillé de très près avec plusieurs familles et j'ai fait une autre exposition de photographie documentaire avec les familles. C'était une façon pour elles de partager leurs expériences et de faire connaître leurs problèmes au public.

Pendant mes études universitaires et postuniversitaires, j'ai poursuivi mes activités de plaider et mon travail avec les réfugiés. Après avoir obtenu mon doctorat en anthropologie, j'ai entendu parler du programme de bourses diplomatiques de l'AAAS [American Association for the Advancement of Science]. J'ai fait une demande, j'ai été acceptée et je ne pensais pas rester très longtemps à Washington. Je voulais être au Bureau de la population, des réfugiés et de la migration (PRM) du département d'État et j'ai eu la chance que les choses marchent bien au bureau. Je ne prévoyais d'être au PRM qu'un an ou deux, mais j'admire vraiment le travail que l'on y fait et les membres du personnel sont extrêmement motivés. Ils sont infatigables et se dévouent sans compter pour assurer la protection humanitaire des victimes des conflits dans le monde entier et pour leur venir en aide.

**Q:** Que pensiez-vous que vous apporteriez de plus, en tant qu'ancienne réfugiée vous-même, pour aider d'autres réfugiés?

**Hoa:** Je pensais tout simplement qu'ils avaient les mêmes difficultés que j'avais eues, du fait que l'on ne connaît pas le pays et son organisation. Je voulais leur être utile, leur donner les conseils nécessaires, les amener chez le médecin, ou faire quoi que ce soit pour leur faciliter un peu l'existence. J'avais le sentiment que je pourrais établir des liens avec eux, étant donné l'expérience de ma famille, et que je pourrais communiquer avec eux dans leur langue, et emmener les enfants faire des choses distrayantes et simplement passer du temps ensemble.

**Q:** Pensez-vous qu'il y a eu des améliorations dans les services pour les réfugiés aux États-Unis depuis votre arrivée en 1975?

**Hoa:** L'aide était là quand nous sommes arrivés, mais bien sûr, avec toutes ces années de flux de réfugiés, il y a aujourd'hui plus d'agences et d'organisations actives dans le domaine, et aussi plus d'anciens réfugiés dans leur personnel. Les gens disponibles [pour aider les réfugiés] sont bien plus divers et ils ont une expérience et des



intuitions qui constituent à mon avis un grand pas en avant par rapport à la situation que nous avons connue à notre arrivée en 1975. Bien sûr, même ceux qui sont arrivés en 1975 éprouvent encore des difficultés aujourd'hui, pour survivre, pour naviguer dans le système.

**Q:** Y a-t-il des aspects de la culture et de la vie américaine qui ont joué un rôle particulier dans votre réussite? Pensez-vous que si vous aviez été réinstallée dans un autre pays vous auriez eu les mêmes possibilités?

**Hoa:** Certainement, il y a ici [aux États-Unis] toutes sortes de possibilités et c'est à l'individu, réfugié ou non, qu'il incombe de réaliser ses objectifs et d'essayer de relever les défis et de surmonter les obstacles. Bien sûr, il y a des systèmes structurels et institutionnels sous-jacents qui peuvent rendre la tâche très difficile, et cela peut prendre bien plus longtemps, des années, à une personne qu'à une autre, mais oui, certainement, les possibilités sont là et il y a d'autres situations où il n'existe pas de possibilité pour beaucoup de gens. Il est difficile de comparer. Si j'avais été réinstallée en Suède ou ailleurs, étant donné les difficultés et les possibilités qu'il y a là – je ne parle que pour moi – et avec mon caractère obstiné, j'aurais toujours trouvé moyen de m'accrocher et de faire face aux défis d'une manière ou d'une autre.

**Q:** Décrivez le travail que vous faites en matière de politique sur les réfugiés, compte tenu du fait que vous êtes une ancienne réfugiée.

**Hoa:** Je crois que je comprends les nombreuses difficultés auxquelles on se heurte, les multiples obstacles à négocier dans les domaines de la protection et de l'aide humanitaire pour les populations vulnérables dont nous nous occupons au PRM, et auxquelles nous faisons tout notre possible pour apporter des solutions durables ou offrir des options de protection temporaire. Et quand nous ne parvenons pas à atteindre cet objectif, malgré tous nos efforts, nous menons des activités de plaidoyer... Ça me réveille la nuit. C'est très difficile, mais lorsque nous arrivons à trouver une solution, à résoudre une situation particulièrement complexe, c'est extrêmement satisfaisant. Ici aussi, comme dans la vie, on fait tout son possible, on se bat le mieux que l'on peut pour atteindre un objectif. Quelquefois on y arrive et quelquefois on n'y arrive pas, mais on n'abandonne jamais. ■

**Pour écouter des extraits de l'interview de Hoa Tran [en anglais], consultez:**

*<http://www.America.gov/refugees.html>*

# Documentation complémentaire (en anglais)

## Livres et articles

*Refugees' Stories*

**Beah, Ishmael.** *A Long Way Gone: Memoirs of a Boy Soldier.* New York: Sarah Crichton Books, 2007.

**Bernstein, Nina.** "First Day in America, First Sight of Snow." *New York Times* (February 11, 2010).  
<http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9B02E0D9103FF932A25751C0A9669D8B63>

**Celeste, Erika.** "From Job Skills to People Skills: Learning U.S. Ways." *National Public Radio* (July 6, 2010).  
<http://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=128116102>

**Gourevitch, Phillip.** *We Wish to Inform You That Tomorrow We Will be Killed with Our Families: Stories from Rwanda.* New York: Farrar, Straus and Giroux, 1998.

**Horowitz, Joseph.** *Artists in Exile: How Refugees from 20th Century War and Revolution Transformed the American Performing Arts.* New York: Harper Collins, 2008.

**Jolie, Angelina.** *Notes from My Travels: Visits with Refugees in Africa, Cambodia, Pakistan, and Ecuador.* New York: Pocket Books, 2003.

**Kase, Aaron and F.H. Rubino.** "Refugees Settling in Philadelphia: Refugees Seek New Beginnings in the City of Brotherly Love." *Philadelphia Weekly* (March 2, 2010).  
<http://www.philadelphiaweekly.com/news-and-opinion/cover-story/Refugees-settling-in-Philadelphia.html>

**Kidder, Tracy.** *Strength in What Remains: A Journey of Remembrance and Forgiveness.* New York: Random House, 2009.

**Kim, Mike.** *Escaping North Korea: Defiance and Hope in the World's Most Repressive Country.* Lanham, MD: Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2008.

**Marton, Kati.** *The Great Escape: Nine Jews Who Fled Hitler and Changed the World.* New York: Simon & Schuster, 2006.

**Ogata, Sadako.** *The Turbulent Decade: Confronting the Refugee Crises of the 1990s.* New York: W.W. Norton & Company, Inc., 2005.

**Simple, Kirk.** "Bhutan Refugees Find a Toehold in the Bronx." *New York Times* (September 25, 2009).  
[http://www.nytimes.com/2009/09/25/nyregion/25bhutan.html?\\_r=1&fta=y](http://www.nytimes.com/2009/09/25/nyregion/25bhutan.html?_r=1&fta=y)

**Ung, Luong.** *First They Killed My Father: A Daughter of Cambodia Remembers.* New York: Harper Collins, 2000.

**Wiesel, Elie.** *Night.* New York: Hill & Wang, 1960.

*Policy Resources*

**Loescher, Gil.** *Beyond Charity: International Cooperation and the Global Refugee Crisis.* New York: Oxford University Press, 1993.

**Loescher, Gil and Ann Dull Loescher.** *The Global Refugee Crisis: A Reference Handbook.* Santa Barbara, CA: ABC-CLIO, 1994.

**Loescher, Gil, James Milner, Edward Newman, and Gary Troeller, eds.** *Protracted Refugee Situations: Political, Human Rights and Security Implications.* Tokyo, Japan: United Nations University Press, 2008.

**Martin, Susan Forbes.** *Refugee Women.* Lanham, MD: Lexington Books, 2004.

**Steiner, Niklaus, Mark Gibney, and Gil Loescher, eds.** *Problems of Protection: The UNHCR, Refugees, and Human Rights.* New York: Routledge, 2003.

### *Fictionalized Accounts*

**Díaz, Junot.** *The Brief Wondrous Life of Oscar Wao*. New York: Riverhead Books, 2007.

**Eggers, Dave.** *What is What: The Autobiography of Valentina Achak Deng. A Novel*. San Francisco: McSweeney's, 2006.

**Hosseini, Khaled.** *The Kite Runner*. New York: Riverhead Books, 2003.

**Mengestu, Dinaw.** *The Beautiful Things That Heaven Bears*. New York: Riverhead Books, 2007.

### **Sites Internet**

#### **FY 2010 Report to Congress on Refugee Admission**

Defines the U.S.'s proposed refugee admissions ceilings for 2010 and the process of refugee admissions to the U.S.  
<http://www.whitehouse.gov/the-press-office/presidential-memoranda-93009>

#### **International Committee of the Red Cross (ICRC)**

A humanitarian organization that provides assistance to victims of armed conflict.  
<http://www.icrc.org>

#### **International Organization for Migration (IOM)**

An intergovernmental organization that works with governments, non-governmental organizations, and other partners to provide assistance to refugees and internally displaced persons.

<http://www.iom.int/jahia/jsp/index.jsp>

#### **United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR)**

UNHCR leads and coordinates international efforts to protect refugees and to help them seek asylum and resettlement.

<http://www.unhcr.org>

#### **See Also:**

#### **United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR): The Global Appeal 2010-2011**

<http://www.unhcr.org/ga10/index.html>

#### **United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Middle East (UNRWA)**

Provides protection and assistance for Palestinians in the Palestinian Territories, Lebanon, Jordan, and Syria.

<http://www.unrwa.org/>

#### **U.S. Department of State Bureau of Population, Refugees, and Migration (PRM)**

PRM provides aid and sustainable solutions for refugees, victims of conflict and stateless people around the world, through repatriation, local integration, and resettlement in the U.S. PRM also promotes the U.S.'s population and migration policies.

<http://www.state.gov/g/prm/>

#### **U.S. Refugee Admissions Statistics**

Facts and figures on the number of refugees admitted to the U.S. under the U.S. Refugee Admissions Program (USRAP) by region.

<http://www.wrapsnet.org>

### **Filmographie**

#### **In This World (2002)**

<http://www.imdb.com/title/tt0310154/>

Director: Michael Winterbottom

Summary: Young Afghan refugees living in Pakistan embark on a dangerous journey to seek asylum in London

#### **Lost Boys of Sudan (2003)**

<http://www.lostboysfilm.com/>

Director: Megan Mylan and Jon Shenk

Summary: The documentary follows two Sudanese refugees to Kenya and on to the United States. Winner of an Independent Spirit Award and two Emmy nominations.

#### **North Korea - Shadows and Whispers (2000)**

<http://www.journeyman.tv/8988/documentaries/shadows-and-whispers.html>

Director: Kim Jung-Eun

Summary: Filmed in the remote northeast mountains of China, this documentary showcases the difficulties faced by North Korean refugees who flee to China.

**Rebuilding Hope** (2009)

<http://www.rebuildinghopesudan.org/>

Director: Jen Marlowe

Summary: Follows the journey of three South Sudanese refugees returning to their old homes. The documentary shows them reconnecting with family and friends and discovering how to help their old communities.

**The Split Horn: Life of a Hmong Shaman in America**  
(2001)

<http://www.pbs.org/splithorn/index.html>

Director: Taggart Siegel

Summary: Traces the lives of Laotian refugees Paja Thao and his family in the United States. For over 17 years, Siegel chronicled the lives of Paja Thao, a shaman, his wife, and their 13 children.

**War Child** (2008)

<http://www.warchildmovie.com/>

Director: Christian Karim Chrobog

Summary: Documents the story of Emmanuel Jal, a former child soldier in Sudan's civil war. Jal is now an emerging hip hop star dedicated to spreading messages of hope and peace across Africa.

---

*Le département d'État des États-Unis décline toute responsabilité quant au contenu et à la disponibilité de la documentation indiquée ci-dessus. Tous les sites Internet étaient accessibles en mai 2010.*

**maintenant sur Facebook**



# ENGAGING THE WORLD



UNE REVUE MENSUELLE  
DANS DIFFÉRENTES LANGUES

<http://america.gov/publications/ejournalusa.html>

Revue électronique du département d'État des États-Unis